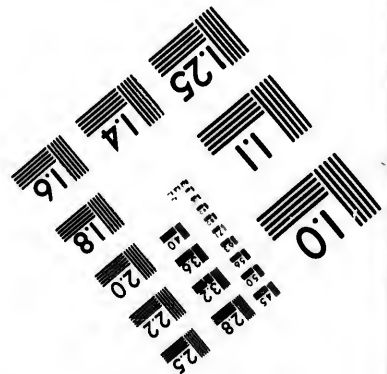
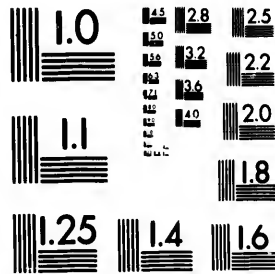


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions

Institut canadien de microreproductions historiques

1980

Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

- Coloured covers/
Couvertures de couleur
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/
Reliure serré (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure)
- Additional comments/
Commentaires supplémentaires

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Coloured plates/
Planches en couleur
- Show through/
Transparence
- Pages damaged/
Pages endommagées

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

- Only edition available/
Seule édition disponible
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Plates missing/
Des planches manquent
- Additional comments/
Commentaires supplémentaires
- Pagination incorrect/
Erreurs de pagination
- Pages missing/
Des pages manquent
- Maps missing/
Des cartes géographiques manquent

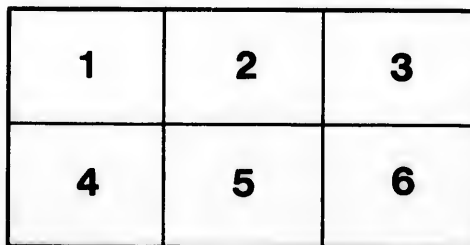
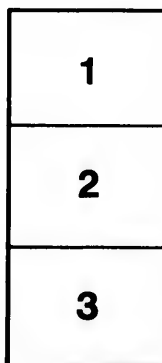
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

The original copy was borrowed from, and filmed with, the kind consent of the following institution:

National Library of Canada

Maps or plates too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de l'établissement prêteur suivant :

Bibliothèque nationale du Canada

Les cartes ou les planches trop grandes pour être reproduites en un seul cliché sont filmées à partir de l'angle supérieure gauche, de gauche à droite et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Le diagramme suivant illustre la méthode :

L'INSTITUT-CANADIEN



LES

FÊTES COLOMBIENNES

A QUÉBEC



COMPTE-RENDU ET DISCOURS



E 119
Q8

QUÉBEC
IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU
11 et 13, RUE BUADE

1893



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

FF

L'INSTITUT-CANADIEN

LES

FETES COLOMBIENNES

A QUÉBEC

COMPTE-RENDU ET DISCOURS



QUÉBEC

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU

11 et 13, RUE BUADE

1893

E119

Q8

LES

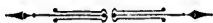
La jo
un sou
cette v
s'éleva
sur les
notre a

En c
devoir
entier
l'énerg
dans c
aspire
Canad
race la
un so

LES FETES COLOMBIENNES

A QUÉBEC

LE 12 OCTOBRE 1892



La journée du 12 octobre 1892 rappelait à l'Amérique un souvenir trop mémorable dans l'histoire pour que cette voix de pieuse et sympathique gratitude qui s'élevait de toutes parts ne trouvât point d'échos jusque sur les bords du Saint-Laurent, surtout dans les murs de notre antique Stadaconé.

En effet, célébrer Christophe Colomb c'était bien un devoir qui incombait à toute la civilisation, au monde entier dont l'étendue, un jour, avait été doublée, grâce à l'énergie indomptable de l'illustre découvreur ; mais, dans ce concert de joie universelle, notre pays pouvait aspirer à une place et à un rang particuliers. Les Canadiens-Français, surtout, comme descendants de la race latine et premiers pionniers du continent, devaient un souvenir reconnaissant au père immortel de l'Amé-

rique, dont la gloire retentissante avait inspiré presque sur-le-champ le génie de Jacques-Cartier, son fidèle imitateur.

C'est sous l'empire de ces sentiments d'une piété presque filiale, que nous avons voulu avoir, nous aussi, des fêtes colombiennes à Québec.

Grâce à son culte traditionnel pour l'histoire comme pour les lettres, l'Institut canadien a cru qu'il pouvait prendre l'initiative d'une pareille fête. On lui rendra cette justice qu'avec des moyens sans doute disproportionnés à une telle célébration, rien n'a été négligé pourtant, et qu'en fin de compte, il n'est pas resté au-dessous de ce qu'on avait droit d'espérer de lui dans une semblable entreprise.

Il fit appel au concours d'hommes distingués par le savoir et le talent, et nous pouvons affirmer hautement que ceux qui le lui ont prêté, dans la journée du 12 octobre, se sont montrés à la hauteur de la circonstance. La manière distinguée dont ils se sont acquittés de leur tâche, a jeté sur l'Institut et sur Québec un lustre et un éclat inoubliables, et nous profitons avec bonheur de cette occasion qui nous est offerte pour offrir de nouveau, à M. l'abbé Georges Côté, prêtre, curé de Sainte-Croix, à l'honorable A. B. Routhier, L. L. D., juge de la Cour Supérieure et professeur de droit international à l'Université-Laval, et à l'honorable Thomas Chapais, membre du Conseil Législatif, publiciste et directeur du

Courrie
notre g
a reten
pure qu

La fé
grande
la patr

Prév
même,
messe
l'Insti
auspie
coadju
avait e

le mèn
Emine

Vin

C'e
offron
grales
matin
séanc

Da
ville

Courrier du Canada, à Québec, le tribut particulier de notre gratitude. Rarement la vieille cité de Champlain a retenti d'accents d'une éloquence aussi élevée et aussi pure que ce jour là.

La fête avait un double caractère. Comme dans les grandes solennités nationales, la religion s'était jointe à la patrie.

Prévenant la pensée du grand pontife, Léon XIII lui-même, bien avant qu'une encyclique eût ordonné une messe solennelle d'actions de grâces pour le 12 d'octobre, l'Institut avait obtenu d'en faire célébrer une, sous ses auspices, à la Basilique ; et Sa Grandeur Mgr Bégin, coadjuteur de Son Eminence le Cardinal Taschereau, avait consenti non-seulement à fixer la cérémonie pour le même jour, mais à officier lui-même au cas où Son Eminence en serait empêché ; ce qui eut lieu en effet.

Vint ensuite, le soir, la séance littéraire et musicale.

C'est le compte-rendu de cette double fête que nous offrons aujourd'hui au public. On y trouvera intégralement reproduits le sermon prononcé à la messe du matin ainsi que les discours ou panégyriques de la séance à l'Académie de Musique.

Dans son édition du même jour, un journal de cette ville s'exprimait à peu près en ces termes :

LES FÊTES COLOMBIENNES A QUÉBEC

“ Les drapeaux flottent au vent, le canon tonne, les cloches sonnent à toute volée. Gloire à Christophe Colomb !

La messe solennelle a eu lieu ce matin, à dix heures. Sa Grandeur, Mgr Bégin, officiait. Prêtre-assistant, M. le curé Fagny, diacre et sous-diacre MM. les abbés Garneau et Pelletier.

Son Eminence le Cardinal Taschereau était au trône, ayant à ses côtés Mgr Marois, comme archi-prêtre, Mgr Hamel en qualité de premier assistant et Mgr Têtu en qualité de second assistant. Un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques emplissaient les stalles du chœur.

Parmi les invités civils, au bas-chœur, à côté de M. T. Ledroit, président honoraire de l'Institut, l'on remarquait Son Honneur le lieutenant-gouverneur A. R. Angers et son aide-de-camp ; puis plusieurs ministres de la Province : l'honorable M. de Boucherville, premier-ministre, l'honorable M. Flynn, ministre des Terres de la Couronne, l'honorable M. Casgrain, procureur-général, l'honorable M. Nantel et l'honorable M. Pelletier ; leurs honneurs le juge Casault, juge-en-chef à Québec, le juge Routhier, le juge Pelletier, le juge Chauveau, M. le Consul d'Espagne, O. Fréchette, M. le Consul de France, M. le Consul des États-Unis, puis tout le corps

univer
quelqu
Billing
Geggie

Le s
une vé

Un
d'orch
directe

Cécile

Tri
rent e

Sol
Sams

Trè
rent e

A
du S

Dubo
Belgi

Au

A
nard

• A
de V

universitaire portant la toge et l'hermine ; de plus quelques délégués des sociétés sœurs, entre autres, M. Billingsley, président de la Société Saint-George et M. Geggie, président de la Société Saint-André

Le sermon de M. l'abbé Côté, curé de St-Jacques, a été une véritable page d'éloquence historique et religieuse.

Un chœur nombreux a chanté, avec accompagnement d'orchestre, sous la direction de M. Joseph Vézina, directeur de musique à la citadelle, la messe de Sainte-Cécile de Gounod.

Trio du Kyrie.—Madame T. A. Paquet, MM. Laurent et Raymond.

Solo de Soprano du Gloria et trio.—Madame Dr Samson, MM. Laurent et Raymond.

Trio de l'Incarnatus.—Madame Paquet, MM. Laurent et Raymond.

A l'Offertoire.—Une mélodie de Thomé par les artistes du Septuor Haydn. Violoncelle tenu par M. J. B. Dubois, du conservatoire royal de musique de Gand, Belgique.

Au *Sanctus.*—Solo de ténor, M. Lamontagne.

A l'*Agnus Dei.*—Solis rendus par Madame E. Chouinard et M. Raymond.

• A l'*Epître.*—“ Chœur des pèlerins ” dans *Tanhäuser*, de Wagner, joué sur l'orgue par M. Gustave Gagnon.

A la sortie de l'église, chœur final de "*Christophe Colomb*" dans la symphonie-opéra de Félicien David.

A midi, toutes les cloches de Québec et de Lévis étaient en branle, pendant que du haut de la Terrasse-Frontenac, sur l'ordre exprès du gouvernement fédéral, une salve de cent coups de canons était tirée en l'honneur de la fête.

Les drapeaux flottaient sur les principaux édifices de la ville. Il faisait une journée splendide. La foule circulait par toutes les rues, et l'on sentait vraiment que c'était un jour de réjouissances universelles.

La deuxième partie de la fête, comme nous l'avons dit, devait recevoir son exécution, le soir, à la séance de l'Académie de musique.

Le programme suivant donne une idée complète du caractère qu'elle devait revêtir.

PROGRAMME

INTRODUCTION

M. J. E. PRINCE, Président

1. OUVERTURE—La toison d'or..... C. LAVALLÉE
2. DISCOURS.....

L'HONORABLE T. CHAPUIS

3. { ROMANCE..... THOMAS
PIZZICATI-VALSE..... MORLEY

LE SEPTUOR HAYDN

4. POÉSIE.....
 LOUIS FRÉCHETTE, L. L. D., Lauréat de l'Académie française.
5. SOLO DE VIOLONCELLE.....
 J- B. DEBOIS, Lauréat du Conservatoire-royal de Gand, Belgique
6. SYMPHONIE EN RE..... BEETHOVEN
 SEPTUOR HAYDN
7. DISCOURS.....
 L'HONORABLE A. B. ROUTHIER, L. L. D., J. C. S. et professeur à l'Université-Laval
8. AMOUR ET FLEURS..... R. EILENBURG
 RÊVE D'AMOUR APRES LE BAL..... CZIBULKA
 GOD SAVE THE QUEEN

A huit heures précises, la foule encombrait le vaste édifice.

Le lieutenant-gouverneur de la Province occupait la première loge avec Madame Augers, et parmi les personnes de sa suite, l'honorable M. Casgrain, procureur-général de la Province, Madame Casgrain, Mlle M. L. Taschereau et plusieurs autres.

M. O. Fréchette, consul d'Espagne, avait retenu une loge de gauche, dans laquelle l'on remarquait l'honorable juge Routhier qui devait occuper une si large place dans la séance, et madame Routhier, M. le consul des Etats-Unis etc.

Au parterre figuraient entre autres, Son Honneur le juge Casault, l'honorable M. de Boucherville premier-

“ Christophe
 licien David.
 e et de Lévis
 e la Terrasse-
 ment fédéral,
 irée en l'hon-
 édifices de la
 oule circulait
 t que c'était
 nous l'avons
 la séance de
 complète du
 C. LAVALLÉE
 THOMAS
 MORLEY

ministre, l'honorable ministre des Terres de la Couronne, M. E. J. Flynn et Madame Flynn, l'honorable L. P. Pelletier, secrétaire provincial, et madame Pelletier, plusieurs officiers militaires et plusieurs autres personnages de distinction, en un mot, toute l'élite de notre société, parmi laquelle quelques représentants marquants de la société anglaise de la ville.

Le coup d'œil était, à la fois, imposant et charmant.

Une ombre pourtant au tableau : M. Louis Fréchette porté au programme comme l'un des principaux figurants, ne devait pas représenter la poésie, ce soir-là, contrairement à l'attente générale.

Heureusement pour l'Institut, un artiste de grand mérite se chargea de couvrir un pareil vide des fleurs délicieuses de la musique, M. J. B. Dubois, violoncelliste du Conservatoire-royal de Gand, Belgique, pendant que le Septuor, de son côté, exécutait avec un goût et une maîtrise parfaits, les morceaux si bien choisis de son répertoire.

Quant aux orateurs de la séance, l'honorable juge Routhier et l'honorable T. Chapais, le premier avec le charme d'une diction incomparable et une élévation d'idées qui ne le cède en rien à la diction, le second avec l'érudition, la chaleur et la merveilleuse justesse de pensées qui le distingue ont su tenir sous le charme et électriser l'auditoire.

Not
disting
les rap
droit
doit au
dans c

Nous aimons à le redire, jamais peut-être rien d'aussi distingué, d'aussi remarquable, d'aussi accompli sous tous les rapports, ne s'est vu à Québec, ; mais si l'Institut a le droit d'être fier de la fête, il ne peut oublier qu'il le doit au zèle de ceux qui l'ont si puissamment aidé dans cette circonstance.



erres de la
o, l'honorable
me Pelletier,
autres person-
lité de notre
s marquants

charmant.

s Fréchette
x figurants,
à, contraire-

te de grand
e des fleurs
, violoncel-
ne, pendant
un goût et
isis de son

rable juge
mier avec
élévation
le second
stesse de
e charme

SERMON DU REVEREND M. G. COTE

*Domini est terra et plenitudo ejus, orbis
terrarum et universi qui habitant in ea.*

La terre et tout ce qu'elle renferme est
au Seigneur : le globe de la terre et tous
ceux qui l'habitent sont à lui.

Ps. XXIII, I.

Eminence,

Mes Frères,

Elle est grande et solennelle cette affirmation de l'Esprit-Saint qui établit le souverain domaine du Fils de Dieu sur toutes les choses créées ! Aussi, depuis que l'univers existe, a-t-elle vu, ici-bas, sa constante réalisation dans ce travail par lequel le Christ a marqué successivement de son cachet tout ce qui lui a été donné, dès le premier jour, en héritage, par son Père céleste. Mais si jamais ce droit sacré a été exercé avec une justesse toute divine, n'est-ce pas en ce jour mémorable où le Très-Haut, voulant accroître sa gloire, comme il voulait accroître les richesses de son Fils bien aimé, lui permit, après de longs siècles d'attente, de prendre enfin possession de tout un monde nouveau qui allait pouvoir, à son tour, chanter sa puissance et bénir ses bienfaits.

C'es
dont
center
Tou
cette
l'avai
une le
confie
de l'h
bras
coopé
Dieu
civilis
bonh
les s
Amé
N
" de
" m
" eff
" vu
" qu
" n
"
" q
con
d'ap
elle
mé
par
la

C'est cet événement, si remarquable à tant de titres, dont on célèbre aujourd'hui partout le quatrième centenaire.

Toutefois, Mes Frères, hâtons-nous de le dire, dans cette conquête suprême, comme dans toutes celles qui l'avaient précédé, il a plu au Christ, conformément à une loi qui lui est chère, de ne point agir seul, mais de confier cette œuvre sublime à la main et à la faiblesse de l'homme derrière lesquelles se cacheraient encore le bras et la puissance d'un Dieu. Et c'est cette alliance coopérative de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu qui permet, en ce moment, à toutes les nations civilisées, de saluer avec autant d'admiration que de bonheur le nom immortel de Christophe Colomb, auquel les siècles sont redevables de la découverte de cette Amérique que nous habitons.

Ne nous étonnons pas que " les hommes rivalisent de zèle, dit Léon XIII, pour célébrer joyeusement la mémoire de ce fait et en glorifier l'auteur. C'est en effet de toutes les actions qu'aucune époque ait jamais vu accomplir, la plus grande et la plus belle ; et celui qui l'a accomplie ne doit être comparé qu'à un petit nombre depuis tout le temps que l'humanité existe. "

" Aussi ne convient-il pas," continue ce grand Pape, " qu'au milieu de si nombreux hommages, et dans ce concert de félicitations, l'Eglise garde le silence, puisque d'après son caractère et son institution, non-seulement elle approuve et s'efforce de favoriser tout ce qui mérite des éloges, mais qu'elle réserve des honneurs particuliers aux vertus suréminentes du domaine de la morale, en tant qu'elles sont intimement unies au

COTE

*nitudo rjue, orbis
habitans in ea.*

elle renferme est
de la terre et tous
à lui.

Ps. XXIII, I.

irmation de
ine du Fils
depuis que
e réalisation
é successi-
onné, dès le
te. Mais si
ousie toute
où le Très-
il voulait
lui permit,
ndre enfin
ait pouvoir,
bienfaits.

salut éternel des âmes ; ” et c’est ce qui fait encore, suivant une expression du Souverain-Pontife qui restera, que “ Colomb est nôtre, ” qu’il appartient tout entier à l’Eglise : “ *Colombus noster est.* ”

Vous avez compris cette sublime pensée, membres de l’Institut-Canadien de Québec, vous qui avez pour but dans votre admirable société, l’avancement de la science, la culture de l’esprit humain et les nobles travaux de l’intelligence, vous surtout qui vous honorez d’être de vrais enfants de l’Eglise et qui vous êtes toujours laissé guider par elle. Et voilà pourquoi vous avez réclamé le privilège d’être les organisateurs de cette fête qui sera à la fois un hommage vivant offert au génie de l’homme et à la Religion qui l’a formée dans son sein.

Pénétré moi-même des sentiments qui vous animent, je viens unir ma voix et mon cœur à votre cœur et à votre voix, pour célébrer pieusement avec vous cette touchante solennité.

Mes Frères, vous rappeler aussi brièvement que possible comment Colomb, lieutenant du Roi et lieutenant du Christ, a accompli la mission providentielle qui lui était confiée ; admirer en second lieu avec vous le merveilleux épanouissement de ce nouveau royaume qu’il a donné à l’Eglise ; vous dire enfin ce que nous devons faire, nous catholiques, pour reconnaître et conserver le caractère sacré qu’il a imprimé à son œuvre, tel sera le sujet de cet humble entretien pour lequel je réclame et pour lequel je mérite, plusieurs le savent, votre indulgence toute spéciale.

Mes
plus d
d’inut
d’avoi
le vou
teresse
uniqu
révéle
avec v
classe
conter
l’œil
pureté
encor
un jo
c’est
repré
trave
de g
com
c’est
enco
et p
des
paro
patr
par
port
glob
en

I

Mes Frères, reportons nous par la pensée à un peu plus de quatre siècles de distance, et, sans entrer dans d'inutiles discussions, accordons à l'Italie la gloire d'avoir été la patrie de Colomb. Plaçons même, si vous le voulez, son berceau sur le bord de cette mer enchantée qui devait si tôt captiver son cœur sous ce ciel unique au monde dont les brillantes constellations lui révéleraient plus tard tant de mystères ; puis, saluant avec vénération les pieux auteurs de ses jours, à quelque classe qu'ils aient pu appartenir, hâtons-nous de contempler ce jeune adolescent à la taille superbe, à l'œil étincelant d'intelligence, au front éclatant de pureté. Mais si vous désirez le connaître plus intimement encore et savoir ce qu'il est et, surtout, ce qu'il veut être un jour, demandez lui son nom. Il vous apprendra que c'est celui de ce saint fameux que la légende nous représente comme ayant eu l'honneur insigne de traverser les eaux d'un fleuve, en portant sur son épaule de géant l'Enfant-Dieu lui-même qu'il trouva pesant comme un monde. Lui aussi, il se nomme Christophe, c'est-à-dire Porteur du Christ. Peut-être vous dira-t-il encore que souvent, lorsque déjà il était devenu époux et père, et navigateur accompli, il lui arrivait de passer des heures entières sous les portiques de l'église paroissiale, à contempler la statue colossale de son saint patron et à se demander pourquoi les artistes, comme par instinct, représentaient, dès lors, le divin Enfant portant dans ses mains le monde sous la forme d'un globe ; et il s'en retournait à ses études et à ses calculs en s'écriant : " Oui la terre est ronde ! Les contrées

connues en occupent un hémisphère, mais l'autre moitié contient des terres habitables et les astres y éclairent autre chose que des flots. ”

C'est ce qu'il voulait voir et tenter par lui-même : mais ce qu'il ambitionnait par dessus tout dans cette noble entreprise, c'était de porter jusque-là le Christ et de le donner en héritage à tant de nations qu'il supposait assises là-bas dans les ombres de la mort. Ce qu'il ambitionnait, c'étaient l'or et les richesses de ce monde nouveau pour les faire servir au rachat et à la délivrance du tombeau du Sauveur, cet autre rêve de sa vie.

Vous le savez, Mes Frères, de nombreuses années encore devaient s'écouler pour lui, avant qu'il pût voir la réalisation de cette espérance sublime. Et, en effet, que de tentatives infructueuses ! que d'amères déceptions, que d'épreuves plus amères encore ! Voyez : l'Italie, sa patrie, est impuissante à seconder ses efforts. La France et l'Angleterre ne daignent point prêter l'oreille à sa voix. Le Portugal tente de lui ravir perfidement son secret et sa conquête. A l'Espagne était réservé, après bien des hésitations pourtant, l'honneur de s'associer à son triomphe qui serait avant tout le triomphe du Christ et de l'Eglise catholique dont Ferdinand et Isabelle, par leurs noms comme par leurs vertus, étaient alors les plus glorieux représentants sur le trône.

L'an de grâce 1492 venait donc de commencer. L'heure solennelle marquée par Dieu allait bientôt sonner. Colomb est à son poste et toujours le même ; seulement ses connaissances ont grandi ; son courage

est dev
étonnat
porter s
rayonne
pour se
veille d
Dame
reçoit a
fait pot
La n
matin,
des pin
les cin
attendu
les mar
cent vi
amiral,
alors e
marine
déploie
Christ
que e
merve
témoir
Et,
promu
au P
prédic
incom
bienfa
qu'au

est devenu plus intrépide ; sa foi et sa piété plus étonnantes encore. Plus que jamais aussi il mérite de porter son nom symbolique, car dans toute sa personne rayonnent la présence et l'amour du Christ. Mais comme pour se pénétrer encore davantage de son esprit, à la veille de son départ, dans le célèbre monastère de Notre Dame de la Rabida, il se confesse, entend la messe et reçoit avec tous les siens le Pain des Anges qui s'est fait pour eux nourriture des voyageurs.

La nuit suivante, le 3 août 1492, vers trois heures du matin, il se réveille tout à coup " au doux susurrement des pins dont la brise de terre commençait à bercer les cimes ; " c'était le vent d'Est si impatiemment attendu. Trois caravelles reçoivent dans le port de Palos les marins dont le nombre était de quatre vingt dix ou cent vingt au plus. Colomb s'embarquant sur le vaisseau-amiral, au grand mât duquel flottait le crucifix, donna alors ce commandement unique dans les fastes de la marine : " Au nom de Jésus-Christ, j'ordonne qu'on déploie les voiles ! " C'était en effet au nom de Jésus-Christ et sous son regard divin que se commençait et que devait se terminer cette expédition la plus merveilleuse dont jamais océan fut le théâtre et le témoin.

Et, comme pour assurer davantage l'exécution de la promesse qu'il avait faite aux Souverains d'Espagne et au Pontife Suprême d'ouvrir de nouvelles terres à la prédication de l'Évangile, et d'étendre à la partie inconnue de l'humanité, que son génie pressentait, les bienfaits de la Rédemption, Christophe Colomb voulut qu'au nom du Christ dont il s'était fait l'Apôtre fut

attaché le nom de la Vierge immaculée dont il avait toujours été le dévôt serviteur. Le Chevalier du Grand Roi était aussi le chevalier de Notre-Dame. C'est à elle qu'il avait tant de fois, étant encore à Gênes, adressé cette belle prière : " Etoile des mers, guidez-moi dans le Nouveau-Monde. " La nef qui le porte en ce moment solennel, il l'a baptisée la "*Santa Maria*"; puis, chaque soir, à la tombée du jour, on chantait sur les trois navires l'hymne de la Sainte Vierge, le *Salve Regina*. Et dans les nuits sereines de l'Atlantique, sous la bénigne clarté des constellations australes, l'azur profond de ce firmament nouveau pouvait paraître au contemplateur du Verbe comme le manteau étoilé de la Reine des cieux étendu pour le protéger sur l'immensité des flots.

Oh ! comme alors elle se réalisait bien à la lettre la devise si chère à Colomb : *Jesus cum Maria sit nobis in viâ !* Que Jésus et Marie nous accompagnent toujours sur la route !

N'allons point en douter, Mes Frères, c'est fort de ce double appui et mystérieusement assisté par la Providence que ce héros chrétien put, au cours de la traversée, échapper aux écueils semés sur son passage, dominer l'effroi et les anxiétés de la *mer ténébreuse*, arrêter les manœuvres, déjouer les complots et dompter surtout cette grande révolte des trois équipages réunis, à la suite de laquelle Colomb, calme et intrépide, après avoir fait chanter en chœur le *Salve Regina*, prononça cette parole prophétique : " Que chacun de vous retourne à son poste ; mettez-vous en prière : cette nuit même nous apercevrons la terre. "

Bientôt les matelots manœuvrèrent en silence ; la lune se leva éblouissante, Colomb debout à l'avant du navire pria. Il était deux heures. Tout-à-coup un parfum délicieux se fit sentir : il venait de cette terre si ardemment désirée ou plutôt n'était-ce pas le parfum même de cette seconde moitié de la robe du Christ que figuraient sans doute autrefois les vêtements parfumés de Jacob et dont Isaac disait : " C'est l'odeur de mon fils, l'odeur d'un champ rempli de riches moissons que le Seigneur a comblé de ses bénédictions : *Statimque ut sensit vestimentorum fragrantiam, benedicens ei ait : Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni qui benedixit Dominus.* " (Gen. XII, 27.)

Au même instant, une lumière brilla, un coup de canon retentit : " Terre, terre, crièrent les matelots ! " Colomb tombe à genoux et entonne le *Te Deum* auquel tous répondent de concert, en pleurant de joie et de reconnaissance.

Le plus grand événement des temps modernes était accompli : le Nouveau-Monde était découvert. C'était dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, il y a aujourd'hui 400 ans !

Au lever du soleil, Colomb revêtu de ses riches habits d'amiral, tenant d'une main l'image de Celui qui l'avait protégé et dirigé, de l'autre l'épée nue, descendit à terre et après l'avoir baisée et arrosée de ses larmes, il y planta la croix du Sauveur et en prit possession pour la Couronne de Castille, au nom du Souverain Roi du ciel, de la terre et des mers, En se relevant, Colomb nomma cette île où il venait d'atterrir *San Salvador*

en l'honneur du Christ Jésus et en souvenir de l'église où reposait la mère de Diego, Dona Felippa son épouse bien aimée.

Et pendant que s'accomplissait cette imposante cérémonie religieuse, aux yeux des indigènes accourus sur la plage, nul doute que les anges du ciel et surtout les anges gardiens et protecteurs de l'Amérique chantaient dans les airs ce sublime cantique : *Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum et universi qui habitant in eo.*

A quelques mois de là, le noble pays d'Espagne revoyait le triomphateur ; et quand il se rendit à la cour, toute la ville de Barcelone vint au devant de lui. Il marchait au milieu des Indiens qu'il avait amenés et qui avaient conservé le costume de leur pays. L'or, les bijoux et les autres choses rares étaient portés devant lui dans des corbeilles et des bassins découverts. Ferdinand et Isabelle l'attendaient sur leur trône. Lorsqu'il parut au milieu de son cortège, ils se levèrent. Colomb vint se mettre à genoux à leurs pieds et ils lui ordonnèrent de s'asseoir en leur présence. Colomb les remercia des grâces qu'il en avait reçues et, avec autant d'assurance que de modestie, leur rendit compte de son voyage et des découvertes qu'il avait faites. Puis, il leur présenta les choses précieuses qu'il y avait apportées et surtout les Indiens qui l'accompagnaient et qui étaient là comme les prémices et le gage de l'établissement du règne de Jésus-Christ au sein de ces nations infidèles. Alors le roi, la reine et toute l'assemblée tombèrent à genoux et l'on chanta dans la salle même du trône le cantique d'actions de grâces qui fut comme l'écho et la

consécration de celui qui avait retenti aux rives de l'Amérique, et que le Pape Alexandre VI faisait retentir au même moment, au centre de la catholicité, dans la Ville-Eternelle.

Tel est, Mes Frères, dans toute sa simplicité, mais avec son caractère chevaleresque et chrétien, le récit de la découverte du Nouveau-Monde. N'y ajoutons pas un seul mot, car par lui-même il est sublime comme la première page de "La Genèse," touchant comme les "Actes des Apôtres," merveilleux comme la "Jérusalem délivrée" et "l'Histoire des Croisades."

II

Mes Frères, l'œuvre et la gloire de Christophe Colomb nous sont connus : c'est l'œuvre et la gloire d'un génie, d'un héros, d'un fils dévoué de l'Eglise, d'un saint ; mieux encore c'est l'œuvre et la gloire même du Christ.

Colomb ne devait pas pourtant jouir ici-bas du fruit de ses travaux. Mais, espérons-le, lorsque le 20 mai 1506, jour de l'Ascension du Sauveur, il mourut délaissé et oublié de tous, emportant dans sa tombe les chaînes dont il avait été un jour si injustement chargé, le Dieu qui lui était resté fidèle lui aura donné la vision lointaine de ce que serait un jour pour l'Eglise et pour le monde cette terre qu'il avait découverte et consacrée au Seigneur ; et en s'endormant du sommeil des justes il aura pu dire avec Saint-Paul : Je n'ai fait que jeter la semence dans le sillon ; un autre l'arrose ; que Dieu se charge de la faire fructifier : *Ego plantavi, Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit.* Ou encore avec le même

Apôtre des nations : *Scio qui credidi* : je sais à qui je me suis confié. C'est à Celui qui est capable de conserver ma conquête jusqu'au jour de son parfait épanouissement : *quia potens est depositum meum servare in illum diem.*

Cette fois, ses espérances n'ont point été déçues, et aujourd'hui, en jetant après quatre siècles, un regard rapide sur ce continent et sur son histoire étonnante, nous avons droit de nous écrier avec le Psalmiste : C'est le Seigneur qui a opéré toutes ces choses, et ces choses sont admirables à nos yeux : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.* Oui, c'est le Seigneur qui d'abord, a fait jaillir de ses mains divines cette terre de promesse ; c'est lui qui en a tracé les longs et gracieux contours au milieu des océans, lui qui a planté ces superbes forêts, creusé ses lacs grands comme des mers, lui qui a fait serpenter ses fleuves profonds au milieu de vallées luxuriantes de fertilité, lui qui a enfoui sous le sol et dans le flanc de ses montagnes des trésors infinis, lui surtout qui aux richesses de la nature a surajouté les richesses de la grâce et qui n'a voulu rendre ce continent si beau que pour en faire un plus magnifique royaume au Christ et à son Eglise bien-aimée.

Mes Frères, ce royaume du Christ et de l'Eglise, ce sont les âmes ; et d'après le plan divin, la société qu'elles forment entre elles et avec Dieu dans la lumière et l'amour, ne peut pas plus avoir de limites dans l'espace qu'elle n'en a dans le temps. C'est cette société qui va entrer ici en formation. Les premiers éléments qui vont lui être offerts, ce seront des tribus sauvages, idolâtres et pour la plupart cruelles ; si quelques-unes

sembl
nouve
l'Évan
d'auro
Colom
qui se
hardi
Chris
ces n
de l'E
Veni
Fili

Co
circu
lui le
qui,
dépl
que p
l'or.

Pe
y a c
et le
la N

M
cons
du C
cont
de l
prop
de
ceur

semblent avoir recueilli quelques rumeurs de la bonne nouvelle par des voies providentiellement ménagées à l'Évangile, c'est encore comme de simples lueurs d'aurore au milieu de la nuit. Mais avec Christophe Colomb, c'est le soleil qui se lève et le règne de Dieu qui se manifeste au grand jour. Bientôt, à la suite du hardi navigateur, arrivent les ambassadeurs de Jésus-Christ, envoyés par son Vicaire, pour amener doucement ces nations à la foi, leur faire entendre la voix du Fils de l'homme, les tirer du tombeau et leur donner la vie : *Venit hora et nunc est quando mortui audient vocem Filii hominis et qui audierint, vivent.* (S. Jean, V.)

Comme par enchantement, le premier principe de vie circula bientôt à travers les deux Amériques, et avec lui les bienfaits de la civilisation chrétienne et catholique qui, grâce à Dieu, ne fut pas même entravée par les déplorables excès de quelques conquérants ambitieux que poussait ici, non pas la soif des âmes, mais la soif de l'or.

Pour en juger, rappelons nous ce qu'étaient, même il y a deux cents ans, le Mexique, le Pérou, le Paraguay et les missions naissantes de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre.

Mais hâtons-nous de constater un spectacle plus consolant encore : c'est celui que nous offre le Royaume du Christ tel qu'il nous apparaît aujourd'hui sur ce vaste continent, où l'Église catholique se manifeste aux yeux de l'Europe étonnée par le triple épanouissement du progrès constant de sa vie extérieure, du rayonnement de sa lumière et de sa doctrine et de la fécondité de ses œuvres.

Où l'Eglise catholique s'est épanouie ; elle règne en Mère et en Souveraine sur le Nouveau-Monde. L'Amérique du Sud, en dépit de la tyrannie oppressive de la révolution maçonnique, lui appartient bien encore, puisque la foi y conserve des racines tellement profondes et vivaces qu'elle a pu y produire une république comme celle de l'Équateur et à sa tête un chrétien comme Garcia Moreno. Plus heureuses encore sont jusqu'ici les contrées de l'Amérique du Nord et en particulier notre cher pays et celui qui l'avoisine. Rien ne résiste au développement de l'Eglise du Christ, sur ce sol que nos ancêtres, héritiers de l'idée de Colomb, ont sillonné en tout sens, arrosé de leurs sueurs et consacré de leur sang, depuis les bouches du Mississipi jusqu'à la rivière McKenzie, depuis Terre-neuve et le Cap-Breton jusqu'à Winnipeg et Vancouver. Témoin cette phalange imposante de 12 millions de catholiques avec cette puissante hiérarchie, ses 8000 prêtres, ses 100 évêques, ses Vicaires apostoliques et jusqu'à ses princes de l'Eglise dont l'un est notre gloire et sera jusqu'à la fin l'objet de notre vénération et de notre respectueuse tendresse, comme l'ont prouvé tout récemment les fêtes inoubliables de son jubilé sacerdotal et comme le prouve actuellement encore cet élan incroyable de dévouement et de charité créé autour de son nom et de sa personne, pour le salut d'une Maison qui lui est chère et pour la consolation de son cœur aimant et paternel.

A cet épanouissement du corps de l'Eglise parmi nous, ajoutons le rayonnement de sa doctrine qui pénètre partout avec la parole de Dieu et les enseignements du Souverain-Pontife, portant avec elle la vraie

civilisa
proclai
chrétie
académ
deux
de W
notre
devrio
capab

Que
toutes
vos ye
sur no
de l'E
missio
nation
ses vi
gardi
tions
de rel
et sin
ne co
sacrit
révél
ces lé
prod
Char
sur
et pl
Sain
l'Ag

civilisation et les trésors de la foi. N'est-ce pas ce que proclament éloquentement ces 7000 écoles essentiellement chrétiennes ouvertes à l'enfance, ces couvents, ces académies, ces collèges, ces séminaires, et surtout ces deux grands foyers de lumière catholique : l'Université de Washington née d'hier et déjà si florissante et la nôtre pour le soutien et l'expansion de laquelle nous devrions être capables de tout faire comme elle a été capable de tout entreprendre et de tout souffrir.

Que diriez-vous donc si, comme couronnement de toutes ces merveilles, il m'était loisible de dérouler sous vos yeux le riche tableau de toutes les œuvres qui sont sur notre continent le fruit admirable de la fécondité de l'Eglise ? Mais comptez plutôt vous-mêmes ces missionnaires, ces apôtres, et toutes les tribus et les nations qui sont évangilisées : comptez ses religieux et ses vierges qui marchent les uns et les autres à l'avant-garde de tous les dévouements et de toutes les immolations ; visitez ses hôpitaux, ses orphelinats, ses maisons de refuge : faites le dénombrement de ces âmes pures et simples, qui vivent dans l'innocence ou de celles qui ne conservent leur vertu qu'au prix des plus héroïques sacrifices. Montez plus haut : demandez au ciel de vous révéler ses secrets et de vous montrer sur leurs trônes ces légions de saints et de martyrs que l'Amérique a produits : à leur tête Rose de Lima, Thérèse, cet autre Charles Borromée, la Bienheureuse Marianne de Jésus surnommée Lys de Quito, le Bienheureux Pierre Claver ; et plus près de nous et nous appartenant, les Fils de Saint-Ignace qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau, Marie de l'Incarnation, Catherine de Saint-

Augustin, Marguerite Bourgeois, la mère d'Youville et le Vénérable François de Laval dont les noms sont consignés au livre de vie et dont l'Eglise nous autorisera bientôt, espérons-le, à déposer les précieuses reliques sur nos autels ; et à ce spectacle, nous aurons bien raison de nous écrier une fois de plus : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.*

Ce que le Seigneur a fait enfin, ç'a été de donner à l'Amérique et à ses enfants, cette incroyable prospérité qui va toujours grandissant dans le commerce et l'industrie, dans l'agriculture comme dans les sciences et les arts, toutes choses dont la grande métropole de l'Ouest s'apprête à donner bientôt le spectacle à l'univers étonné.

Lors du 100^e anniversaire de la déclaration de l'indépendance, New-York voyait s'élever dans son port un monument colossal, symbole des aspirations et des progrès d'un grand peuple : c'était la statue de la Liberté, tenant à sa main un flambeau, destiné à éclairer le monde.

Mes Frères., en cet anniversaire glorieux que nous célébrons aujourd'hui, toutes les nations chrétiennes qui habitent ce continent pourraient se donner la main pour élever, à l'entrée de l'Atlantique et tourné vers nous, un monument plus grandiose encore : ce serait la statue de la Religion, représentée par Colomb, et tenant à sa main la croix qui a sauvé, éclairé et protégé le Nouveau-Monde ; et sur sa base inébranlable en souvenir de tant de bienfaits, nous pourrions graver ces mots fameux : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat, Christus*

ab omni
c'est le
garde,
pour ja

De s
tions, c

Mes
la déco
dans c
donné
ment
Dieu
terre ;
investi
toutes
pouvoi
auquel
second
chréti

Mes
la gran
princi
ressor
l'aven

Et
Mes
l'accla
trave

ab omni malo plebem suam defendat. Peuple, voyez : c'est le royaume de prédilection du Christ : qu'il le garde, qu'il le dirige, qu'il le défende, qu'il y règne pour jamais en vainqueur !

III

De si grandes faveurs entraînent de grandes obligations, et c'est ce qui nous reste à établir.

Mes Frères, dans toutes les conquêtes qui inaugureront la découverte du Nouveau-Monde et particulièrement dans celles de Colomb, même dans celles qui nous ont donné notre patrie, trois idées principales ont invariablement marqué ses œuvres, d'un même caractère sacré : Dieu et son Christ, maîtres suprêmes du ciel et de la terre ; le Pape, chef de l'Eglise, que Jésus-Christ investit de l'autorité nécessaire pour convertir et régir toutes les nations ; et enfin, le roi, quelqu'il soit, ou le pouvoir civil sous quelque forme qu'il se présente, auquel le Vicaire de Jésus-Christ donne commission de seconder de sa puissance la vraie foi et la civilisation chrétienne.

Mes Frères, de cette triple source a jailli dans le passé la grandeur et la prospérité de l'Amérique : de ce triple principe, sagement compris et courageusement appliqué ressortent l'ensemble de nos devoirs et l'espérance de l'avenir.

Et d'abord, Dieu et son Christ. Tout nous invite Mes Frères., à reconnaître leur souverain domaine, et à l'acclamer. N'imitons pas ces nations perfides qui à travers les siècles ont voulu secouer en frémissant leur

joug salutaire : *Fremuerant gentes aduersus Dominum et aduersus Christum eius*. Puisque dans les desseins de la Providence, nous avons été appelés à prendre la place de ces peuples infidèles, craignons le dépérissement et la perte de la foi : croignons que Jésus passe pour ne plus revenir. *Time Jesum transuentem nec amplius reuertentem* : " Car, dit Lacordaire, l'amour, c'est sa loi, ne repasse point aux mêmes rivages et une fois qu'il les a quittés, il n'y reparait plus. "

Et maintenant, que te devons-nous, que devons-nous faire pour toi, ô Pontife-Suprême, qui es le chef visible de cette Eglise que le Christ a chargé de convertir et de gouverner le monde? Sachant ce que tu es, nous rappelant que c'est un des successeurs de Pierre qui a marqué de son doigt sur la première carte de l'Amérique ces royaumes dont il prenait possession pour Dieu, nous rappelant enfin la série ininterrompue de bienfaits dont nous avons été comblés depuis lors, nous nous attacherons inviolablement à l'Eglise et à son Chef; nous croirons à sa parole infaillible, nous l'aimerons comme des fils; et si jamais quelques nuages passagers tentaient d'obscurcir la sérénité de nos âmes, jamais ils ne déconcertent notre foi, mais il feront plutôt resplendir notre amour et nous nous écrierons avec le Prince des Apôtres : " A quel autre irions-nous, ô mon Dieu; vous seul avez les paroles de la vie éternelle. "

Mais, Mes Frères, si ce sont là les glorieux devoirs des individus comme des peuples qui sont appelés à devenir les enfants du Christ et de son église, c'est la mission des pouvoirs civils de les aider à maintenir ces nobles titres et à en remplir les obligations : c'est ce que firent

les rois d'Espagne : c'est ce que fit Christophe Colomb et tous ces héros qui furent les imitateurs de son zèle et de sa piété.

Mes Frères, l'idéal d'une société vraiment chrétienne, c'est une nation dont tous les membres n'ont qu'un Dieu, une foi, un baptême, une seule et unique religion. Cette nation, elle inscrit le nom du Christ au sommet de sa constitution, de ses lois, de ses actes principaux ; et entourant d'un respect religieux les deux autorités qu'il a lui-même établies, les conservant dans un accord parfait, elle marche vers sa noble fin divine et humaine, sous la conduite de l'autorité spirituelle et de l'autorité temporelle étroitement unies.

Le malheur des temps ne nous permet plus de retrouver cet idéal : l'Église le sait ; elle le comprend. Mais s'ensuit-il que dans ces sociétés, pleines de mélanges, telle que nous les avons, Dieu ait perdu ses droits ? S'ensuit-il que l'autorité civile puisse s'exempter des devoirs primordiaux de la justice et de l'équité envers ceux de ses membres qui tiennent encore au Christ et à sa véritable Église ? S'ensuit-il qu'il pourra y avoir protection et liberté pour tous excepté pour eux ? Non, jamais : ce serait le renversement de tous les principes fondamentaux. S'il arrivait donc, que dans de telles circonstances, ceux qui sont à la tête de l'État fussent assez lâches ou assez criminels pour oublier ce qu'ils doivent à Dieu et à ses vrais adorateurs, il devrait se trouver des milliers de braves qui se lèveraient pour protester et réclamer leurs droits au prix de leur sang et de leur vie. Ce devrait être là le programme de tous les catholiques de ce continent et de l'univers entier.

Qu'on le sache ! nous devons et nous donnerons de grand cœur la loyauté à qui le mérite : *cui tributum, tributum, cui honorem, honorem* ; mais celui-là seul le mérite, dit Saint-Paul, qui se fait le ministre de Dieu pour le bien ; *minister Dei in bonum*, (Rom. XIII). Nous n'avons pas en effet reçu, dit encore l'apôtre, l'esprit de servitude et de crainte, mais l'adoption et la liberté des enfants de Dieu : *non enim accepistis spiritum servitutis in timore, sed spiritum adoptionis filiorum*. (Rom. VIII, 15.) C'est cette liberté que nous demandons à l'égal de tous ! Nous ne voulons être les esclaves de nul autre que du Christ ! C'est le plus beau serment que nous puissions faire, nous, Canadiens, à l'Église et à notre patrie en ce jour solennel ; et c'est l'accomplissement fidèle de ce serment et des obligations sacrées qu'il renferme qui sera pour nous le gage du triomphe de l'idée chrétienne, le gage du vrai bonheur.

Ne l'oublions pas pourtant, Mes Frères., toutes ces grâces de choix pour nous et pour notre peuple, nous ne les obtiendrons que par l'accomplissement fidèle de nos devoirs religieux et par la persévérance dans la prière. Or, parmi les prières que nous pouvons adresser au ciel en ce moment, en est-il une plus belle et plus efficace que ce chant du *Te Deum* qui retentit aujourd'hui partout dans l'Église universelle et qui est à la fois l'hymne de l'action de grâces et de la reconnaissance pour le passé, l'humble supplication pour l'avenir ?

Purifiant donc nos cœurs, nos lèvres et nos voix,

disons tous dans l'enthousiasme de notre gratitude :
" Nous vous louons, ô mon Dieu, nous vous acclamons
comme notre Seigneur ! La terre entière et la nôtre
surtout vénère votre paternel et souverain domaine :
*Te Deum laudamus, te æternum Patrem omnis terra
veneratur.* Nous vous adorons ô Christ, roi de gloire
qui êtes venu sur ces plages pour nous délivrer et ouvrir
à ceux qui ont cru en vous le royaume des cieux : *tu rex
glorie Christe, tu aperuisti credentibus regna cælorum.*

Assis maintenant à la droite de Dieu, dans la gloire
du Père, continuez, nous vous en supplions, à protéger
ces nations que vous avez rachetées de votre sang
précieux : *te ergo, quæsumus tuis famulis subveni quos
pretioso sanguine redemisti.* Faites-nous la grâce d'être
associés un jour à la gloire éternelle des saints qui ont
illustré ce continent et au milieu desquels il nous semble
voir resplendir d'un éclat incomparable celui qui fait
l'objet de cette fête. *Æternâ fac eum sanctis tuis in gloriâ
numerari.* A cette heure critique, sauvez de tous les
dangers ce peuple qui vous appartient et bénissez encore
une fois votre héritage : *Salvum fac populum tuum et
benedic hereditati tuæ.* Enfin, pour combler nos vœux,
attirez-nous à vous, conduisez-nous tous ensemble à la
béatitude éternelle : *et regæ eos et extolle illos usque in
æternum.* C'est là notre espérance : qu'elle ne soit pas
confondue : *in te Domine, speravi, non confundar in
æternum.*" Ainsi soit-il !

DISCOURS DE M. J.-E. PRINCE

Mesdames et messieurs,

L'Institut-Canadien, fidèle à ses traditions et au culte de l'histoire, a voulu, aujourd'hui, vous convier à une double fête. Ce matin, vous avez vu la religion déployer ses pompes et ses cérémonies et rappeler, dans un sermon éloquent, aux accords harmonieux du chant sacré, au tonnerre des canons comme au son joyeux des cloches, le souvenir de l'un des plus illustres héros de la chrétienté ; l'un de ces preux de l'antique foi, venu sur les confins de deux grandes époques historiques, retenant de l'une, le moyen-âge, la piété divine qui enfanta les croisés et ouvrant ainsi l'autre, l'âge moderne, comme par un défi solennel au siècle agité qui va bientôt suivre.

Ce soir, le spectacle change. Sans vouloir séparer ce qui est intimement uni dans l'âme et la vie du héros chrétien, c'est surtout le peuple et la cité qui se réjouissent. C'est Québec, berceau de l'une des premières colonies de l'Amérique, habitée par des races de diverses origines, à la vérité, et que l'histoire confond souvent

dans une même gloire et un même honneur avec la nôtre, mais surtout peuplée par des rejetons de la race latine à laquelle appartient Colomb ; c'est Québec, la ville historique par excellence, qui célèbre, sous les modestes auspices de l'Institut-Canadien, la mémoire de l'illustre découvreur, le plus grand peut-être des citoyens de l'antique Espagne.

En ce moment, l'Italie qui a donné naissance au grand navigateur, l'Espagne qui l'a ensuite adopté et qui peut être considérée comme sa véritable patrie, toute l'Amérique célèbrent à l'envie ce quatrième et glorieux centenaire.

Devant ce spectacle, pouvions-nous rester absolument indifférents, nous surtout, pionniers du Nord-Amérique ? Ah ! je ne suis pas surpris de vous voir accourir en foule dans cette salle et qu'il y ait parmi vous des représentants de diverses nationalités, puisque les réjouissances de ce jour rappellent un événement qui intéresse l'humanité et la civilisation tout entières.

Au début de la saison des conférences, nous avons cru qu'il convenait à notre société de saluer la date mémorable de ce jour et d'arrêter, un instant, nos regards sur cette radieuse figure de Christophe Colomb, dans laquelle s'incarnent la religion et la patrie et sur les traits de laquelle la divinité a gravé la pensée des siècles.

Nous ne pouvions faire beaucoup et le caractère de notre fête le dit assez ; mais un élément à portée et qui est à la mode par le temps qui court, la *Kermesse*, est venu à notre aide. Si quelque succès dérive de cette journée mémorable, et tout semble le promettre, nous

le devons, pour une bonne part, à cette œuvre si méritoire que le dévouement particulier d'une grande dame vient d'assurer parmi nous.

Nous le devons aussi à votre empressement, Mesdames et Messieurs, vous pour qui la charité est une habitude et dont le culte pour l'histoire ou les arts est assurément l'une des moindres vertus.

Mais je ne veux pas anticiper sur ce que doivent vous dire les orateurs de cette soirée. Ce sont eux qui sont chargés, entre autres, de faire l'éloge de Christophe Colomb comme de rendre hommage à cette illustre nation de découvreurs dont la langue est parlée par cinquante millions d'âmes, en Amérique seulement, et à laquelle revient l'honneur d'avoir, la première, planté la croix civilisatrice sur ce continent. Ils sauront bien, du reste, s'acquitter de leur tâche, de même que les artistes qui alternent avec eux, sauront broder ces ornements qui conviennent à une fête née, à la fois, du sentiment et de la pensée, mais dans un faisceau commun.

Je me hâte donc de leur céder la parole.

œuvre si
grande

Mesdames
habitude
nément

nt vous
ni sont
istophe
illustre
ée par
ent, et
planté
t bien,
ue les
er ces
ois, du
mun.

DISCOURS DE L'HONORABLE M. CHAPAIS

Mesdames et Messieurs,

La gloire humaine a bien des auréoles. Elle se manifeste sous bien des formes. Elle décerne des couronnes et dresse des piédestaux bien divers. Elle consacre des renommées bien différentes, souvent même bien opposées entre elles. Tantôt elle immortalise un fondateur d'empire, tantôt elle jette son éblouissant manteau sur les épaules d'un destructeur d'hommes, tantôt elle se pose sur le front d'un sage, tantôt elle illumine de ses rayons les traits inspirés d'un poète.

Mais, sous ces manifestations multiples, toujours elle fait vivre pour les siècles futurs ceux qu'elle touche de son doigt souverain.

Cependant les élus de la gloire humaine ne nous apparaissent pas tous sous le même jour, ni avec le même éclat. Dans le Panthéon des grands hommes, il y a des figures qui commandent le respect, il y en a qui commandent l'enthousiasme, il y en a qui commandent la sympathie, il y en a enfin dont la

personne et la carrière réunissent un ensemble de qualités et de faits admirables qui commandent à la fois tous ces sentiments. Ceux-là forment le bataillon sacré, l'aréopage auguste, l'élite des hommes immortels. Et c'est parmi cette élite que se détache aujourd'hui avec un incomparable éclat la statue grandiose et rayonnante du dominateur de l'Océan, du découvreur d'un nouveau monde, du Révélateur du Globe, de Christophe Colomb.

Cette statue, elle n'a pas pour piédestal un marbre précieux orné de bas-reliefs fouillés par le ciseau d'un grand maître ; son piédestal, c'est un continent tout entier. Et ce n'est pas seulement le monde restreint des savants et des lettrés qui célèbre le nom de Colomb, ce sont ceux cents millions d'hommes qui l'acclament : que dis-je ? c'est l'humanité qui salue en lui, dans ce quatre centième anniversaire de sa fameuse découverte, l'une de ses gloires les plus pures, et l'un de ses héros les plus incontestés.

Étudions un instant ce qui constitue l'essence de cette gloire et la physionomie particulière de ce héros.

Pourquoi Christophe Colomb est-il si grand dans l'histoire du monde ? Pourquoi nous apparaît-il comme un géant aux confins des vieux âges et au péristyle des temps nouveaux ? Est-ce uniquement parce que, au terme d'une navigation longue et aventureuse, il a trouvé, à huit cents lieues de l'Espagne, un continent inconnu ? Est-ce le simple fait d'avoir rencontré l'Amérique sur sa route vers l'Ouest, qui lui a conféré la grandeur surhumaine devant laquelle se courbe la postérité enthousiaste ? Non, car d'autres navigateurs avaient déjà entrevu cette terre. Il est constaté que

les Scandinaves, au Moyen-Age, avaient poussé leurs nefes jusqu'aux plages américaines. Sans doute ces excursions hardies n'avaient été dues qu'au hasard, avaient été faites sans plan, sans volonté préconçue ; la science en avait été absente, et les résultats en furent nuls. Ces rudes marins de l'Islande et du Groënland n'avaient rien appris au reste de l'Europe, si non peut-être que des îles avaient été trouvées dans l'Océan boréal. C'était un cas fortuit, ce n'était pas une découverte ; et d'ailleurs la notion s'en était perdue aussitôt, et le voile, un instant soulevé sur les profondeurs atlantiques, était retombé plus épais et plus impénétrable qu'auparavant.

Comme on le voit, dans une question de ce genre, l'événement en soi-même n'est rien, ou mieux, il n'est qu'un corps sans âme. Ce ne saurait donc être le fait matériel d'avoir abordé aux Antilles le 12 octobre 1492 qui constitue la vraie grandeur du héros.

Qu'est-ce donc qui la constitue ? C'est ce qui a préparé ce fait, c'est ce qui l'a précédé, c'est ce qui l'a rendu possible, c'est aussi ce qui l'a suivi. La grandeur de Colomb est dans son génie, dans sa foi, dans son caractère : car il a été un homme d'un génie transcendant et progressif, il a été un homme d'une foi ardente et invincible, il a été un homme dont l'intrépidité, la fermeté, la constance et la noblesse de caractère sont allées jusqu'à l'héroïsme.

Qu'est-ce que le génie, Messieurs ? Le génie, c'est l'intelligence humaine portée à sa plus haute puissance ; le génie, c'est le savoir doublé d'intuition, c'est le rayonnement lumineux d'un esprit qui voit droit, clair

et profond, c'est le talent et la science, mais le talent et la science traversés d'un éclair d'en haut qui leur donne quelque chose de vif, d'étendu, de pénétrant et de spontané, inconnu des âmes moyennes. Le génie ne se contente pas d'apprendre et de connaître; le génie devine et pressent. Il pénètre les voiles qui d'ordinaire arrêtent les regards humains; il devance l'histoire, il domine souvent l'influence du siècle et du milieu; il est fait à la fois de perception rapide et d'inspiration soudaine; il s'élance, il vole, il plane, et se détourne des courtes perspectives pour embrasser les vastes horizons.

Christophe Colomb fut un homme de génie. Né à Gênes, en 1435, dans une condition modeste, il acquit par l'étude toutes les connaissances scientifiques de son temps, et les compléta par l'intuition merveilleuse dont Dieu l'avait doué. Les ouvrages des cosmographes et des philosophes, les relations des voyageurs, les calculs des astronomes, les hautes spéculations des théologiens devinrent le domaine de son ardent esprit. Et, après avoir fait de tous les rayons épars dans l'atmosphère intellectuelle de son époque un faisceau de lumières, il en quintupla les clartés par les déductions de son génie divinateur. Des incomplètes notions scientifiques de cet âge, des recherches géographiques déjà actives, mais encore entremêlées de mille erreurs, des récits fabuleux des voyageurs tels que Mandeville et Marco Polo, des données cosmographiques imparfaites que possédait le XVI^{ème} siècle, il se fit un point d'appui pour s'élancer vers l'Inconnu, et pénétrer le mystère du Globe.

En cette fin du XVI^{ème} siècle, tout était confus dans

les sciences physiques et naturelles. On avait des lueurs, on n'avait pas de lumières certaines. La terre était-elle ronde, et le monde connu avait-il des antipodes ? Les uns disaient oui, les autres soutenaient la négative. Quelques auteurs " croyaient fermement que la terre était le corps le plus vaste de la création visible, le centre fixe de l'univers. Par sa masse la terre l'emportant sur tous les astres, elle seule était le but de leurs divers mouvements. Les autres estimaient que la terre était un cercle aplati ou un quadrilatère immense, borné par une masse d'eau incommensurable." Il y en avait qui prétendaient, " qu'en admettant la rotondité de la terre, le projet d'aller chercher des régions habitées dans l'hémisphère austral était chimérique, puisque l'autre moitié du monde restait occupée par la *mer ténébreuse*, ce gouffre formidable et sans limites ; et si, par bonheur, un navire lancé dans cette direction parvenait à toucher aux Indes, jamais on n'en pourrait avoir de nouvelles, parce que cette prétendue rotondité de la terre formerait un obstacle insurmontable à son retour, quelque favorables qu'on supposât les vents ? "

Des écrivains célèbres, dans l'antiquité et au Moyen-Age, avaient bien pressenti vaguement que l'Asie était séparée de l'Europe par un vaste Océan, et que, s'il était possible de franchir cet Océan, on arriverait par la route de l'Occident aux contrées orientales. Aristote, Strabon, Pline le Jeune, Eratosthène, Roger Bacon, Albert le Grand, Pierre d'Ailly, Toscanelli, avaient tour à tour émis cette opinion avec plus ou moins d'incertitude. Et un poète latin, Sénèque, avait dès le premier siècle de notre ère, écrit ces vers fameux :

.....Venient annis
Secula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Tiphysque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.....

“ Un temps viendra dans la suite des siècles où l’Océan brisera les liens dont il enserme le monde, la terre immense à tous sera ouverte, Typhis dévoilera de nouveaux mondes, et Thulé ne sera plus la dernière terre. ”

Mais cette étonnante et poétique prophétie de Sénèque, ces conjectures douteuses des savants, ces excursions incertaines et peu connues des peuples maritimes du Nord, rien de tout cela n’avait dissipé les ombres épaisses qui recouvraient les secrets de la mer ténébreuse. Pour les peuples européens, pour le monde savant lui-même et pour les plus intrépides navigateurs, la traversée de cette mer océane aux profondeurs mystérieuses était une chimère et une folie. Longer les côtes de l’Afrique, en chercher l’extrémité afin de la doubler pour se rendre aux Indes, à la bonne heure. Mais se livrer aux hasards effrayants de l’immensité pélagique, s’enfoncer dans le mystère océanique de l’Occident pour atteindre l’Orient, aux yeux des sages et de la multitude c’était démence et témérité criminelle ! Telle était la disposition des esprits en Europe, dans cette dernière décade du XVIème siècle.

Les plus hardis rêvaient à peine la possibilité du passage de l’Europe à l’Asie par l’Ouest. Et personne, pas un habitant du vieux monde ne soupçonnait, derrière

les abîmes incommensurables de l'Atlantique, l'existence d'un continent habité, séparé encore de l'Asie par un autre Océan plus immense et plus inconnu que le premier.

c Et cependant, Messieurs, il y avait bientôt quinze siècles que le drame sanglant du Calvaire s'était accompli pour la rédemption de toute l'humanité ! il y avait quinze siècles que le Christ avait versé son sang pour toutes les races et toutes les générations ; il y avait quinze siècles que le christianisme accomplissait dans le vieux monde son œuvre civilisatrice et purificatrice, triomphant du paganisme persécuteur, baptisant et disciplinant les barbares, faisant l'éducation des nations européennes et refoulant le flot impétueux de l'islamisme envahisseur. L'heure de l'Amérique n'était-elle pas arrivée ? Ou, l'heure de l'Amérique allait sonner dans les desseins providentiels.

Vous êtes-vous jamais arrêtés, Messieurs, à cette étrange et saisissante pensée ? Il y a eu dans l'histoire du monde une longue série d'époques où la moitié de l'univers a été complètement et absolument inconnue à l'autre moitié. Les peuples de l'antiquité accomplissaient leurs destinées historiques. Les empires succédaient aux empires : l'empire perse à l'empire assyrien, l'empire grec à l'empire perse, l'empire romain à l'empire grec. Les civilisations antiques enfantèrent ces œuvres immortelles qui ont ravi l'admiration des siècles. Socrate, Sophocle, Platon, Démosthène, Cicéron, Virgile, Tacite pensaient, écrivaient et parlaient pour la postérité. Alexandre et César faisaient trembler la terre sous leurs pas, et remplissaient de leur nom l'Orient et l'Occident.

L'avènement divin du Christ transformait et renouvelait les nations, fermait et ouvrait une ère. L'invasion des barbares bouleversait le monde romain et préparait un avenir nouveau. Charlemagne fondait l'Europe chrétienne, dont les peuples unis commençaient bientôt la guerre sainte contre l'Islam. En un mot, durant des centaines et des centaines d'années, les races humaines qui peuplaient le vieux continent y remuaient des idées et des faits. Et pendant ce temps, à l'autre extrémité de l'univers, un autre monde vivait et mourait sans histoire et évoluait obscurément dans une succession de siècles dont nous ne saurons jamais les fastes. Lorsque le monde ancien inscrivait sur ses colonnes d'Hercule son fameux *ne plus ultra*, l'Amérique gisait là bas, au-delà des flots atlantiques, étendue en travers du globe comme un géant au repos, la tête perdue dans les glaces du pôle boréal, les pieds baignant dans les ondes des mers australes, et recevant sur ses vastes flancs l'écume de deux Océans. Et dans cette Amérique si profondément cachée, enfouie, ensevelie au milieu des infinis espaces et de l'immense désert des eaux, des générations d'hommes, rameaux perdus du vieux tronc de l'humanité, pensaient, souffraient, aimaient, luttaient, et disparaissaient dans la tombe sans se douter eux-mêmes qu'il y eût d'autres hommes, d'autres plages et d'autres cieux. Le genre humain, sorti d'un seul berceau, s'était fractionné dans sa marche incessante; des migrations, des événements inconnus avaient dispersé ses tronçons, et ces rejetons d'une même souche étaient séparés par le triple mur de l'ignorance, de l'espace et des mers. L'unité physique et morale du globe était encore à faire au moment où s'ouvraient les temps modernes.

C'est alors que paraît Christophe Colomb, ardent comme un apôtre, intrépide comme un héros, et inspiré comme un prophète. Son génie brille au milieu du chaos des opinions scientifiques. Il s'empare des traditions antiques et des données contemporaines, il rassemble les lambeaux de vérité flottant çà et là sur l'océan des préjugés du siècle, il scrute dans ses méditations solitaires les lois éternelles qui régissent cet univers immense, il s'élève d'un vol puissant au-dessus des idées communes, il lance son regard d'aigle au-delà des espaces connus, il enveloppe le globe dans l'étendue de sa vaste pensée, et il enfante cette théorie sublime au moyen de laquelle un mortel, penché sur la carte de la terre, une main tendue vers l'Asie et l'autre vers l'Europe, ose se proposer de rapprocher, par un prodige inouï, les deux extrémités du monde. Des rives de l'Occident atteindre directement les plages de l'Orient, en eignant toujours droit à l'Ouest, et démontrer ainsi d'une façon sans réplique la sphéricité de notre planète, telle est l'idée géniale de Christophe Colomb.

Mais la science du siècle est incomplète, et bien des éléments de conviction manquent à la théorie de Colomb. Dans son gigantesque projet il entre une part effrayante d'inconnu. Plus d'une objection en apparence insoluble se dresse contre sa thèse. Des savants considérables combattent avec sarcasme et dérision cette utopie extravagante. Les docteurs de Lisbonne et de Salamanque, les lumières du Portugal et de l'Espagne proclament chimérique le plan du Génois. Assez de science, assez d'érudition, assez d'autorités sont conjurées contre la grande pensée de

sa vie pour le faire hésiter et désespérer de l'illusion de son génie. Le doute, cette paralysie de l'âme, ce destructeur de l'action, ce dissolvant de l'idée, le doute perfide et néfaste va-t-il se glisser dans cette intelligence et en obscurcir les clartés ? Alors c'en est peut-être fait de l'Amérique pour des siècles, et l'orientation de l'histoire humaine va prendre un autre cours !

Non, Messieurs, non, le doute n'effleurera même pas cet esprit sûr de lui-même et sûr de la vérité. Si la science incomplète du XVI^{ème} siècle inflige des lacunes aux démonstrations de Colomb, sa foi indétectible vient fortifier et soutenir les conclusions de son génie. Il croit aux éclaircissements de l'avenir ; il croit à l'unité du Globe ; il croit à sa mission providentielle ; il croit au sens mystique de son nom pré-destiné, *Christophe*, c'est-à-dire porteur du Christ aux peuples qui ne le connaissent pas ; il croit aux promesses divines suivant lesquelles l'Evangile doit être annoncé jusqu'aux extrémités de l'univers ; il croit à l'expansion du christianisme, aux terres nouvelles, aux nations inconnues ; il croit à l'agrandissement en même temps qu'à la concentration du monde. Le voyez-vous, ce grand homme, ce voyant du génie et ce croyant de l'Inconnu, du haut des terrasses solitaires de la Rabida, asile monastique de sa fortune errante, le voyez-vous plonger ardemment le regard dans les lointains infinis de cet Océan dont les flots mugissants viennent mourir à ses pieds ? Son œil, sa pensée, son cœur, toutes les énergies de son être sont tendues dans un sublime élan vers le but immortel. Là-bas, plus loin que les vagues écumieuses, plus loin que les nuages qui fuient, plus loin

que les oiseaux des tempêtes dont les grandes ailes défient les aquilons, plus loin que l'horizon sans bornes, plus loin que le visible et l'exploré, sont les contrées nouvelles enveloppées de grandeur, de mystère et de poésie. Elles sont là, il les pressent, il les devine, il les voit ! Ah ! qui lui donnera des ailes pour franchir d'un bond ces espaces ? Qui lui fournira les moyens de réaliser sa vision grandiose ?

C'est ici, Messieurs, que nous allons admirer la grandeur, l'indomptable persévérance, l'inflexible énergie, la trempe merveilleuse du caractère, dans Christophe Colomb. C'est ce caractère héroïque qui va lui servir de levier pour soulever les obstacles, et mettre en œuvre les conceptions de son génie et les convictions de sa foi. L'histoire de Colomb est l'histoire d'une constance infatigable aux prises avec une longue série de difficultés, d'embarras, de contradictions, de persécutions et d'ingratitude.

Son père, un cardeur de laines, lui avait fait suivre durant quelque temps les cours de l'Université de Pavie. Puis le jeune Génois, dès l'âge de quatorze ans, avait embrassé la carrière nautique. Durant une quinzaine d'années, il avait parcouru les mers et fait la guerre maritime dans la Méditerranée. Vers 1468, un naufrage l'avait jeté sur les côtes du Portugal, alors possédée de la fièvre des découvertes. Christophe Colomb a écrit quelque part que " celui qui s'adonne à la navigation se sent pris du désir de pénétrer les secrets du monde." Au milieu du mouvement naval et géographique qui passionnait le peuple de Lisbonne, le capitaine italien avait senti ce désir s'emparer de son âme et en captiver

les plus puissantes facultés. Son premier mariage avec la fille d'un grand navigateur, gouverneur de l'île de Porto-Santo, son voyage aux Canaries, ses relations avec de savants cosmographes, ses études et ses investigations ardentes avaient développé et enraciné en lui la pensée d'ouvrir une route nouvelle aux voiles de l'Occident et de pénétrer le mystère des mers inexplorées. Vers 1476 son grand projet était mûri, et il en avait offert les prémices à sa patrie, Gênes la superbe. Mais l'aveugle cité avait repoussé la gloire et la puissance que lui apportait le plus illustre deses fils. Après Gênes, Venise rejette, elle aussi, les propositions de Colomb.

Il revient donc au Portugal et s'adresse à son roi, qui convoque une commission spéciale pour examiner ce plan. La commission le condamne comme une rêverie chimérique. Une seconde assemblée le repousse encore comme impraticable. Et Colomb, indompté par ces trois échecs, se tourne du côté de l'Espagne. Au monastère de la Rabida, en 1485, il trouve ses premiers disciples dans la personne de quelques moines franciscains. Il convenait que l'ambassadeur du salut auprès des peuplades infidèles rencontrât son premier appui chez les humbles fils du cloître.

Enfin il parvient à exposer ses vues au roi et à la reine illustres qui ont réuni dans une heureuse alliance les sceptres de Castille, Ferdinand et Isabelle. Isabelle, grande âme, s'éprend de ce noble cœur et de sa vaste intelligence; Ferdinand hésite et raisonne. Isabelle est l'enthousiasme, Ferdinand est le calcul; Isabelle est la foi généreuse, Ferdinand est le scepticisme prudent; Isabelle est le dévouement, Ferdi-

mand est l'intérêt. Et la lutte entre ces deux natures, si dissemblables et si unies pourtant dans l'œuvre commune, commence à la cour d'Espagne, lutte dont un monde est l'enjeu. Cette lutte va durer sept longues années, pendant lesquelles le seul rayon qui illumine la carrière du grand homme est sa seconde union avec une noble Espagnole. Hors cet éclair de bonheur, tout est pour lui déception et amertume. A Salamanque, la cité universitaire, le flambeau de l'Espagne, une commission scientifique condamne les idées de Colomb. On l'ajourne de délai en délai. On le traîne de Cordone à Valladolid, de Valladolid à Malaga, de Malaga à Saragosse, de Saragosse à Séville. Les jours, les mois, les ans s'écoulent, et la conviction qui le consume demeure incomprise ou bafouée. L'Angleterre et la France, à qui, dans l'intervalle, il a fait offrir son projet, semblent rester sourdes à son appel. Ses cheveux blanchissent, sa vie s'enfuit sans gloire, et cet homme qui porte en lui une pensée plus grande que le monde, est condamné au martyre de l'impuissance et de la stérile inaction. Qui dira les tortures de l'aigle enchaîné ?

Et cependant Colomb ne se lasse pas, ne se décourage pas, ne se fatigue pas de tant d'efforts infructueux. Depuis quinze ans il importune les rois et les républicains. Il fera, s'il le faut, le tour de l'Europe pour mendier les moyens de faire le tour du monde. Car chez lui la volonté est l'égal du génie et de la foi.

Enfin la conquête glorieuse de Grenade en 1492, incline les rois catholiques à écouter ce solliciteur qui leur offre un empire. On accepte ses conditions, on lui donne trois frêles navires, mal équipés, et du petit port

de Palos, le 3 août 1492, il cingle vers l'Inconnu, en jetant à ses marins ce commandement sublime : " Au nom de Jésus-Christ, déployez les voiles ". L'Europe lui donne pour dernier adieu les malédictions des mères et des épouses auxquelles un ordre royal arrache des êtres chers, pour les livrer en holocauste aux gouffres des eaux, afin de satisfaire la chimère ambitieuse d'un illuminé génois. Ses équipages, recrutés de force, frémissent de respect et d'épouvante. Ses lieutenants les plus dévoués doutent de lui, et n'attendent qu'une occasion pour lui désobéir. Il est seul, bien seul, avec sa pensée dévorante, au milieu de la haine et du doute, seul dans sa lutte avec la désespérante immensité, seul en face du mystère obsédant qui le tourmente, seul aux prises avec l'énigme formidable du Sphinx océanique, dont il sera la proie s'il ne trouve la solution qu'aucun mortel n'a devinée.

Les dernières îles occidentales sont disparues. Là-bas derrière la poupe des caravelles, l'Europe est de plus en plus lointaine. En avant, c'est le hasard et la nuit ; et Colomb pousse ses petits navires vers le hasard et vers la nuit. Les jours succèdent aux jours, les semaines aux semaines, un mois, deux mois s'écoulent ; et, à chaque aube nouvelle, les marins anxieux qui sondent l'horizon n'aperçoivent que l'implacable étendue. L'espace, toujours l'espace, toujours des flots après des flots ! L'Espagne, la douce Espagne, la terre sacrée de la patrie, les foyers, les berceaux et les tombes qu'on a laissés là-bas, sont-ils donc perdus sans retour ? On a déjà franchi sept cents lieues dans l'Occident, vers un but insaisissable et fantastique. Jamais navigateurs de

la vieille Europe ne se sont risqués au quart de cette distance. N'a-t-on pas tenté Dieu suffisamment en voulant déchirer les voiles que sa main puissante a jetés sur une partie de l'univers ? L'abattement, le désespoir, la terreur, la rage, remuent tour à tour les âmes ; et Colomb est toujours là, debout sur le château d'avant de la *Santa Maria*, scrutant les profondeurs, l'âme et le regard perdus dans l'Infini, calme, serein, inflexible comme un exécuteur des éternels décrets. On conspire contre ses jours, les clameurs furieuses montent autour de lui, la révolte éclate, on l'insulte, on le menace ; mais le cœur du héros chrétien ne s'émeut pas. La terre est là, dit-il ; je le sens, je le crois, je le sais, je l'affirme au nom de Dieu et de son Christ. Là est la terre des promesses prophétiques, là sont le triomphe de la croix et le salut de peuples innombrables, là sont l'aveur et l'immortalité. En avant, en avant encore, en avant toujours, et trois soleils n'auront pas lui sans que vous voyiez le monde inconnu. Cette grandeur de caractère, cette affirmation souveraine courbent les plus rebelles, et la troisième aurore découvre aux regards éblouis les splendeurs des régions tropicales. L'Amérique est découverte, la croix est plantée sur cette terre d'idolâtrie, le monde est doublé, et le nom de Christophe Colomb devient un des plus grands noms de l'humanité.

Son retour en Espagne fut une apothéose. Il revenait Grand Amiral de l'Océan et Vice-Roi des Indes. Et par dessus tous ces titres fastueux, l'admiration publique lui en décernait un autre plus glorieux encore, celui de Révéléateur du Globe. Les peuples se pressaient sur son passage, les rois l'accueillaient en roi. Jamais triom-

phateur ne reçut tant de couronnes, et n'entendit tant d'acclamations.

Mais il manquait quelque chose à sa gloire. Il fallait à sa vie cette auréole suprême qui décore toutes les grandes vies : l'auréole de la persécution et de l'ingratitude. Elle vint se poser sur son front dès le lendemain de ses triomphes. Un grand orateur contemporain, Montalembert, a dit : " Ne fait pas des ingrats qui veut ! pour faire des ingrats, il faut avoir fait du bien à ses semblables, il faut avoir accompli de grandes choses pour l'humanité. Heureux donc ceux qui font des ingrats ! " Messieurs, Christophe Colomb eut cet amer bonheur. L'envie, la calomnie, la haine, grandirent à l'ombre des prodiges accomplis par son génie et versèrent leurs poisons sur ses années déclinantes. Trois expéditions nouvelles, tentées par lui pour la grandeur de l'Espagne et la gloire de Dieu, furent traversées par une effroyable série d'épreuves et de désastres. Mauvais vouloir et injustices révoltantes du gouvernement espagnol, trahison de gens qu'il avait couverts de ses bienfaits, révoltes des aventuriers avides à qui il avait ouvert les trésors du Nouveau-Monde, conspiration contre sa vie : il épuisa la coupe de toutes les amertumes et de toutes les douleurs. Et l'Espagne vit un jour revenir le Découvreur du nouvel hémisphère, le Révéléateur du Globe, chargé de chaînes comme un forçat. Ces chaînes odieuses tombèrent devant l'indignation du peuple et la justice tardive de la royauté ; mais le grand homme était blessé à mort. Plus héroïque encore dans l'adversité que dans le succès, il fit face à l'ingratitude, à la persécution et à l'outrage avec une élévation d'âme et

une noblesse surhumaine. Pendant que son œuvre, la plus prodigieuse des temps anciens et des temps modernes, se développait, enfantait des résultats immenses, changeait le cours de l'histoire, transformait le commerce, élargissait les horizons de l'économie politique, ouvrait des champs infinis à l'apostolat, en un mot rayonnait sur le monde ébloui avec un éclat toujours plus lumineux, le héros descendait lentement dans l'oubli, dans l'obscurité, dans l'abandon, dans le dénûment, avec la majesté et la surnaturelle résignation d'un martyr. Et quatorze ans après son immortelle découverte, en 1506, il mourait à Valladolid, dans une pauvre chambre d'hôtellerie, les yeux fixés sur les fers dont on avait un jour chargé ses bras, sans que la faveur des rois ou la gratitude des peuples vînt faire briller d'un dernier reflet le couchant de cet astre éteint.

Telle fut l'extraordinaire carrière de cet homme prodigieux, de ce héros, de cet apôtre, et de ce martyr. Grand par le génie, grand par la foi, grand par le caractère, il s'est couché dans les ténèbres d'une mort obscure, pour renaître dans les splendeurs d'une résurrection incomparable. Peu à peu l'ombre s'est écartée de cette tombe auguste ; peu à peu la figure du héros en est sortie pour reprendre sa place à l'horizon de l'histoire. Cette figure a grandi à mesure que grandissaient les merveilles issues de sa conception immortelle. Elle s'est levée sur notre siècle comme un soleil qui reparait après une longue suite de sombres jours, et aujourd'hui elle remplit le monde de sa lumière resplendissante et victorieuse.

Pour nous Messieurs, enfants de cette Amérique qui

est la fille du génie de Christophe Colomb, nous avons une raison spéciale de célébrer sa grande mémoire, puisque nous sommes les continuateurs de son œuvre. Oui, ce que la nature, les éléments et les hommes l'avaient empêché de terminer, nous l'avons accompli. Ce rêve radieux de Colomb qui le poussait par la route de l'Occident vers les plages merveilleuses de l'Asie, ce rêve, notre âge l'a réalisé. Plein de foi aux intuitions de son génie, il s'était élancé à travers la Mer ténébreuse, cherchant les Indes et les cités fameuses du grand Khan en leur tournant le dos avec une admirable prescience. Mais, dans sa course sublime, il avait heurté un continent, dont la rencontre imprévue par lui, quoiqu'elle fût le résultat de sa grandiose entreprise, a changé la face du monde. Ce continent, obstacle gigantesque, barrière en apparence infranchissable, ses successeurs l'ont tourné. Magellan, quinze ans après Colomb, a trouvé le détroit du sud, et les voyages de circumnavigation autour du globe sont devenus un lieu commun de l'histoire maritime :

Enfin l'homme a partout tenté la mer profonde ;
Il n'est plus d'Amérique à chercher ; les vaisseaux
Ont fait de leur sillage une ceinture au monde.

Mais la route directe de l'Europe à l'Asie que cherchait et devinait Christophe Colomb et dont il avait marqué la première étape en franchissant l'Atlantique, nous l'avons complétée de nos jours. Il avait dompté l'Océan, conquis les espaces des mers, et bravé les gouffres des flots. Nous avons dompté la terre, conquis les espaces du désert, et bravé les abîmes des monts géarés. Cette Amérique, qui a été pour Christophe Colomb une pierre

d'achoppement glorieuse, ce continent hérissé de montagnes, semé de mers immenses, et recélant tant de périls dans ses profondeurs inconnues, nos pères l'ont pénétré et nous l'avons asservi. Toutes les forces de la nature et toutes les puissances de l'intelligence ont concouru à ce grand œuvre. Le génie de l'homme a fait captifs les éléments frémissants. L'eau et le feu, la vapeur subtile et la foudre éclatante sont devenues esclaves, et, après quatre siècles d'efforts, de travaux et de luttes sanglantes ou pacifiques, le continent-obstacle qui avait arrêté dans leur essor Colomb et son glorieux rêve asiatique, est devenu un simple relais sur la grande route de l'Orient. Les fleuves gigantesques et les lacs insondables ont été franchis, les solitudes ont été vaincues, les pics formidables ont été escaladés, les distances ont été annulées, et l'Amérique est devenue le plus sûr, le plus prompt et le plus direct des chemins royaux de l'humanité voyageuse.

Le citoyen de l'Europe qui arrive sur notre sol, en route pour l'Orient, après avoir franchi en huit jours l'Atlantique, emporté dans les flancs d'un de nos modernes Léviathans des mers, ne fait ici que changer de coursier. En un clin d'œil la locomotive fumante le fait toucher aux flots du Pacifique pressentis par Colomb. Et de là, une nouvelle course à travers l'immense Océan le porte à *Cipango* et au *Cathay*, c'est-à-dire au Japon et à la Chine, et jusque dans l'Inde.

Le fabuleux pays des épices n'est plus qu'à trente jours de Liverpool et de Lisbonne. L'Asie est, pour ainsi dire, aux portes de l'Europe. Les extrêmes confins du monde se transmettent mutuellement leurs produits

et leurs idées. Les Océans fraternisent comme les nations. L'unité physique et morale du Globe devient le grand fait de notre âge. L'Évangile voit les sentiers de l'univers aplanis devant ses messagers apostoliques. Et si, durant les jours troublés et incertains de notre fin de siècle, il se manifeste bien des germes de mort, la foi chrétienne sème sur toutes les plages des germes de vie que verra s'épanouir le XXIème siècle, dont nous saluons déjà l'aube naissante, pleine de promesses et de clartés d'avenir.

Honneur donc à Christophe Colomb, qui a été le préparateur et l'initiateur de toutes ces merveilles ! L'acclamation puissante qui monte vers lui des deux hémisphères, en ce jour solennel, n'est que la voix de la justice réparatrice, et la consécration d'une gloire dont l'humanité conservera le culte durant tous les siècles futurs.

ame les
devient
sentiers
oliques.
otre fin
t, la foi
nes de
t nous
esses et

été le
veilles !
es deux
x de la
re dont
siècles

DISCOURS DE L'HONORABLE JUGE ROUTHIER

Mesdames, Messieurs,

L'homme est un grain de poussière sur lequel Dieu a soufflé, et que ce souffle emporte vers la lumière, à travers les espaces sans bornes et les siècles sans nombre. Grâce à ce souffle qui l'anime, il est mouvement et vie, et il s'agit dans la plénitude de sa liberté ; mais Dieu le mène dans la plénitude de son autorité.

Entre cette poussière libre et ce souffle dominateur, il semble qu'il doive y avoir un antagonisme tel que ces deux forces ne puissent pas exister en même temps ? Mais non, ce dualisme n'exclut pas l'harmonie, et la résultante de ces deux forces actives est l'accomplissement des décrets providentiels.

L'humanité ressemble à l'Océan, et les vagues humaines sont aussi libres que celles de la mer, mais, comme celles-ci, elles concourent dans la liberté de leurs mouvements à la réalisation du plan divin.

Voyez-les ces grandes vagues de l'Atlantique, que

vous avez un jour traversé. Au gré des vents et des courants elles vont, elles viennent, elles s'en retournent, elles courent à l'Est, à l'Ouest, au Nord, au Sud ; elles se soulèvent, elles se creusent, elles s'apaisent, elles s'endorment, elles chantent, elles se plaignent, elles mugissent, elles s'ameutent, elles se révoltent contre les navires qui les sillonnent, elles les secouent violemment, quelquefois elles les engloutissent ; enfin, elles usent et abusent de leur liberté ! Et cependant, elles n'en remplissent pas moins en définitive la fin que le Créateur leur a assignée.

Elles ne franchissent pas leurs rivages. Sous les rayons du soleil elles se vaporisent et remontent vers le ciel, d'où elles sont descendues, pour former les arrosoirs de la terre ; elles fécondent le sol et les germes qui y sont déposés ; elles alimentent les fleuves et les rivières ; elles pavent les grandes voies de communication des peuples.

Eh ! bien, Mesdames et Messieurs, il en est de même des flots humains. Ils sont rarement stationnaires, et le spectacle de leurs mouvements est plus intéressant encore à contempler que celui des grandes commotions de l'Océan ; mais ils n'échappent pas à l'empire du Dieu qui les a animés de son souffle, et, consciemment ou inconsciemment, ils concourent à l'exécution de ses desseins.

Dans cet équilibre harmonique des forces divines et humaines, les grands hommes sont comme des pouvoirs moteurs entre les mains de la Providence ; mais il en est qui sont prédestinés à des missions spéciales, qu'elle

appelle à son heure, qu'elle assiste visiblement, dont elle assure le succès, et dont elle consacre définitivement la gloire.

C'est à ces élus de Dieu que le monde doit ses progrès et ses grandeurs. Mais c'est au prix de lutttes et de souffrances infinies qu'ils arrivent au succès, et la gloire est tellement lente à venir que c'est presque toujours sur leurs tombeaux qu'elle vient déposer ses couronnes.

Quand au-dessus du niveau commun, un homme de génie se lève et adresse à la foule des paroles qu'elle n'a pas l'habitude d'entendre, la grande majorité des hommes, qui est la médiocrité, s'insurge.

“ C'est un rêveur, dit-elle ; c'est un utopiste orgueilleux ; comment peut-il prétendre avoir découvert ce que tant de grands hommes n'ont pu trouver avant lui ? ”

Alors, si ce génie, dont la sensibilité excessive est à la fois la force et la faiblesse, la souffrance et la félicité, si ce génie n'a pas une énergie blindée d'un triple airain, il tombe victime de l'envie, et le monde ne connaîtra pas les œuvres admirables qu'il aurait pu produire.

Mais si ce génie a la volonté patiente et opiniâtre nécessaire aux grandes œuvres, s'il croit à la mission que Dieu lui a confiée, et s'il est docile à la voix de sa conscience qui lui crie “ en avant ”, il finit par triompher.

L'heure de la récompense va-t-elle enfin sonner ?— Pas encore ; car le vulgaire change alors de langage, et dit : “ cette œuvre n'est vraiment pas nouvelle, et son

auteur a profité des découvertes de ses devanciers ; il n'a fait que tirer les conséquences de prémisses posées avant lui, que poursuivre des routes déjà ouvertes par d'autres. . .”

Et le génie poursuit péniblement son labeur, contre l'ignorance de certains savants diplômés et décorés, contre le terre-à-terre des médiocrités triomphantes, contre la mesquinerie et l'ingratitude de ceux mêmes qu'il grandit et enrichit, et bien souvent il meurt à la peine, sans avoir été à l'honneur, en poussant un dernier cri que ses contemporains n'entendent pas !

Mais la postérité l'entendra, sans doute ? Maintenant qu'il n'est plus de ce monde, maintenant qu'il n'excitera plus l'envie ni la jalousie des rivaux, et qu'il ne portera plus ombrage à ceux qui veulent accaparer tous les rayons de soleil, sans doute le siècle va s'écrier : c'est un dieu ! *Sit divus dum non sit vivus !* Qu'on le divinise maintenant qu'il est bien mort !

Hélas ! Messieurs, non seulement les lauriers de la gloire ne fleurissent le plus souvent que sur les tombes ; mais les tombes elles-mêmes gisent quelquefois ignorées et solitaires pendant des siècles, tant la terre qui les a reçues est ingrate !

Messieurs, il est un homme qui a traversé toutes les phases douloureuses que je viens de décrire, qui a passé sur terre comme un prodige, il y a 400 ans, qui a doublé le monde et que le monde a oublié, mais que le soleil de la gloire inonde aujourd'hui de ses rayons les plus éclatants ! Son nom retentit d'un bout du monde à l'autre au milieu des fêtes civiles et religieuses les plus

grandioses, et des millions de voix acclament à l'envi le grand découvreur de l'Amérique, l'immortel Christophe Colomb !

II

Le 3 Août dernier, il se passait à Huelva, sur la côte d'Espagne, un événement bien extraordinaire.

Quarante navires de guerre appartenant aux diverses puissances de l'Europe et de l'Amérique, et portant les pavillons de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Autriche, d'Italie, de Hollande, de Grèce, de Portugal, des Etats-Unis et de plusieurs républiques espagnoles de l'Amérique du Sud, s'étaient groupés en face du petit port de Palos.

Qu'attendaient-ils donc dans ces parages ignorés ? Quel personnage extraordinaire allait donc sortir de ce petit port désert ?

Tout à coup, une humble caravelle, de forme étrange et antique, ne jaugeant que 240 tonneaux, s'avança lentement sous ses voiles blanches.

A son approche, tous les grands vaisseaux de guerre se rangèrent sur deux lignes et la saluèrent de 21 coups de canon ; en même temps, les officiers, l'épée nue, se découvraient en signe de respect, et les équipages poussaient d'immenses acclamations.

Quand l'humble nef eut défilé devant eux, tous ces formidables cuirassés et croiseurs se formèrent en demi-cercle derrière elle pour lui faire cortège pendant qu'elle se dirigeait vers la haute mer. Mais bientôt elle

rebroussa chemin et son imposante escorte ouvrit ses rangs et lui fit une double haie d'honneur ; les saluts, les acclamations recommencèrent pendant que sur les rivages de l'Odier et de Huelva flottaient des milliers d'oriflammes éclatantes, et retentissaient les enthousiastes bravos de la multitude.

Qu'était-ce donc, Messieurs, que ce petit navire à voiles ? Quel souverain, quel demi-dieu portait-il donc à son bord pour mériter pareil honneur ?

Ah ! Messieurs, ce n'était pas un souverain mais un souvenir. Sa forme antique, sa voilure, ses agrès, ses pavillons, les uniformes de ses marins rappelaient la marine du XVI^{ème} siècle ; son nom était le plus illustre qui soit consigné dans les archives de la marine ; et si tous ces Léviathans de la mer qui inclinaient leur proues devant elle avaient pu parler, ils lui auraient crié :

“ Salut à toi, *Santa Maria*, parce que tu es la reproduction exacte de la glorieuse caravelle qui, la première, a traversé la *Mer Ténébreuse*, il y a 400 ans ! Salut à toi, *Santa Maria*, qui nous rappelles le plus merveilleux des voyages, et qui fais revivre le souvenir du grand Amiral de l'Océan, de l'incomparable Christophe Colomb ! ”

C'était le commencement de l'apothéose du grand homme—la première grande fête du monde civilisé pour célébrer le quatrième centenaire de sa merveilleuse découverte—le premier chœur de l'universel concert d'éloges qui s'élève aujourd'hui en son honneur, et auquel nous, Canadiens-Français, fils de Jacques Cartier et de Champlain, venons ce soir mêler nos voix.

Ce n'est pas seulement un droit mais un devoir pour

nous de prendre part à ces fêtes du monde chrétien ; car bien des liens nous rattachent à Colomb. Nous appartenons comme lui à la race latine et à la foi catholique ; comme lui nous croyons avoir une mission providentielle à remplir sur ce continent ; comme lui, nous sommes des voyageurs, des découvreurs, des colonisateurs, des évangélisateurs, des porteurs du Christ dans l'Amérique du Nord !

D'ailleurs, Colomb est un de ces géants devant lesquels l'humanité toute entière doit s'incliner.

Il n'appartient exclusivement ni à l'Italie qui a refusé de s'associer à son œuvre, ni au Portugal qui l'a trahi, ni à l'Espagne, où il a semé la gloire et moissonné l'oubli, ni à l'Amérique espagnole qui ne peut pas se dire sa fille puisqu'elle ne porte pas le nom de son père, ni aux États-Unis qui n'ont pas sa foi, ni sa race, ni sa langue ; il appartient à l'humanité. Toutes les races doivent saluer en lui l'un des plus grands des enfants des hommes, une gloire éclatante qui n'est ni italienne, ni espagnole, ni américaine, mais qui est essentiellement humaine !

Colomb est un trait d'union entre l'ancien monde et le nouveau, comme entre le moyen-âge et les temps modernes.

Comme le Janus antique, il semble avoir deux faces dont l'une regarde l'Orient et l'autre l'Occident, les siècles écoulés et les siècles futurs. Il a derrière lui toutes les clartés du passé qui lui viennent du Calvaire, et devant lui, toutes les lueurs de l'avenir qui lui

arrivent du ciel, et qui font qu'en traversant l'inconnu il ne marche pas dans les ténèbres !

Pour les peuples du vieux monde, c'est un nouveau Moïse qui commande à la mer de s'ouvrir pour leur livrer passage, et qui les conduit dans une nouvelle terre promise. Pour les races du nouveau continent, c'est une autre Prométhée qui leur apporte le feu du ciel, la lumière divine !

Si nous avions le pinceau d'un Michel-Ange, nous représenterions Colomb sous des formes colossales, planant au-dessus de l'Atlantique, dans les hauteurs du firmament, les pieds étendus parmi les constellations du sud, le front illuminé par l'étoile Polaire, tendant une main à l'ancien continent et, de l'autre, lui montrant le Nouveau-Monde en disant : " Tu n'es que la moitié du globe ; voici l'autre moitié que je te présente."

Tel est l'homme dont je veux vous montrer la grandeur et surtout la mission providentielle.

III

Je vous l'ai dit, Messieurs, je crois au gouvernement de la Providence dans le monde. Je crois que tous les grands événements de l'histoire ont leur préparation divine, leur époque marquée et leurs acteurs choisis.

A la fin du XVIème siècle, l'heure marquée par Dieu était venue d'ouvrir à la civilisation de nouveaux et plus vastes horizons.

L'orbite du monde civilisé était devenu trop étroit. L'activité humaine réclamait un champ plus large. Le

Christ lui-même, qui était descendu sur la terre pour sauver tous les hommes, sentait le besoin d'une expansion nouvelle, et souffrait d'être encore inconnu à la moitié du globe.

En surplus, il avait donné à l'Europe tout ce qu'il pouvait lui donner, et il avait le droit de lui dire en pleurant, comme autrefois à Jérusalem : "Que pouvais-je faire pour toi que je n'ai point fait ?"

Il l'avait tirée des ténèbres et de la corruption du paganisme ; il avait brisé le joug des tyrans, et fondé la liberté des peuples ; il avait rendu l'homme à sa dignité primitive, régénéré la femme, supprimé l'esclavage ; il avait restauré les sciences et les lettres, et il s'était donné lui-même comme idéal aux Beaux-Arts ; il avait fait des races latines l'objet de ses plus chères prédilections et elles avaient merveilleusement grandi sous sa tutelle.

Et cependant l'Europe chrétienne se désaffectionnait du Christ, et s'engageait dans les chemins qui conduisent à l'apostasie. Bientôt elle allait pousser le cri des Juifs : " Nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous ! "

Alors le Christ se tourna vers les nouveaux Gentils, c'est-à-dire vers les peuples qui ne le connaissaient pas encore.

Mais quelle nation aura l'honneur de cette mission apostolique ?

Ce ne sera pas l'Italie, parce qu'elle est en proie aux plus lamentables dissensions intestines—ni la France qui vient d'être cause du grand schisme d'Occident.

Ce sera l'Espagne, qui seule a conservé son unité religieuse, l'Espagne qui est devenue le bras droit de l'Eglise, et qui, à cette époque, marche fièrement à la tête de la civilisation.

C'est à elle que le Roi éternel des nations veut donner un nouveau continent, dans l'année même qu'elle a chassé définitivement l'islamisme du continent européen.

Mais ce n'est pas tout d'avoir un peuple choisi pour accomplir une œuvre de ce genre, il faut un homme. Les peuples les plus forts se reconnaissent impuissants quand il leur manque un homme, c'est-à-dire une tête.

Quel sera donc cet élu de la Providence ?

La préparation divine est terminée. L'œuvre merveilleuse attend l'ouvrier. Il y a des siècles que le vaste théâtre de la *Mer Ténébreuse* est ouvert aux plus illustres acteurs des scènes maritimes ; mais un rideau bien plus épais qu'un voile de brume, un rideau tissé d'ignorance, de préjugés et de terreur, en ferme l'horizon. Qui va lever ce rideau et entrer en scène ?

Sur les flots bleus de la Méditerranée le regard de Dieu voit croiser bien des navires de Venise, de Gênes, de France, d'Espagne, de Portugal : c'est sur un petit navire de Gênes que ce regard s'arrête, et y choisit l'homme qu'il appelle à l'accomplissement de ses desseins.

C'est un robuste marin dont la stature élancée est à la fois élégante et virile. Son front large et méditatif semble chargé de pensées graves et de rêves ambitieux. Ses cheveux châtain commencent à grisonner avant l'âge,

à cause de l'incessante activité de son cerveau. Ses yeux sent d'un bleu clair, comme la mer qu'il chérit et comme le ciel qu'il contemple. Toute sa physionomie annonce la distinction, l'intelligence, la bonté, l'énergie et la fermeté serene.

Il porte un nom prédestiné—Colomb ! Ce nom, en effet, ne rappelle-t-il pas le messager fidèle, choisi par Noé, mis hors de l'Arche, s'envolant sur les eaux et revenant après avoir déconvert la terre ? Ce nom ne rappelle-t-il pas la céleste colombe, l'Esprit de Dieu, porté sur l'abîme tumultueux du chaos, et en faisant surgir les continents ?

Ce n'est pas tout, cet homme a reçu au baptême le nom patronymique de *Christophorus*, qui porte le *Christ* ; or, ce nom exprime exactement la mission qu'il va remplir.

Ce n'est pas tout encore, cet homme appartient à une famille pauvre, mais noble, et ses armes sont trois colombes d'argent, sur champ d'azur, avec cette devise : *Fides, Spes, Caritas*. Comment ne pas voir dans ces armes les trois caravelles sous leurs voiles blanches, sillonnant la mer d'azur, et portant aux Infidèles les trois vertus qu'ils ignorent et qui résument tout le christianisme—la Foi, l'Espérance et la Charité ?

Voyons, Messieurs, la main sur la conscience, peut-on dire qu'il n'y a là que des effets du hasard ?

Enfin, cet homme a un génie illuminé par la foi.

Ses ennemis l'appelleront un *visionnaire* ! Eh ! bien oui, Messieurs, c'est un visionnaire, dans le bon sens du

mot : il a la vision d'un monde inconnu de tous ! Et il le voit avec la certitude de l'astronome qui découvre au moyen de son télescope des astres que personne ne voit à l'œil nu.

Son génie qui est très grand, et sa foi qui est plus grande encore, ont fait de lui un Voyant, pour qui notre planète n'est plus un mystère. Le monde est pour lui un grand et sublime poème en trois livres, comme son auteur est en trois personnes, et nul n'a plus que lui étudié ces trois livres—le ciel, la terre, et la mer.

La Providence a donc bien choisi son légat. Mais ce légat n'a rien de commun avec l'Espagne, et n'y songe guère en ce moment ; car il commande une caravelle de Gênes et il poursuit un navire vénitien sur les côtes du Portugal.

Par quels mystérieux enchaînements de la destinée Dieu va-t-il faire de ce Génois le commandant d'une expédition espagnole ?

Ecoutez, Messieurs, et admirez avec moi les voies de la Providence.

Le commandant Génois a atteint le vaisseau vénitien ; il a mis le grappin dessus, et décidé à vaincre ou à mourir, il a amarré solidement les deux navires. Une lutte corps à corps s'engage, et se poursuit tout le jour entre les courageux marins ; mais, vers le soir, le feu prend aux deux navires et les consume.

Les rares survivants du combat se jettent à la nage, et la nuit les enveloppe de son ombre.

L'élu de Dieu a échappé au fer des ennemis, et aux

flammes de l'incendie ; mais qui le sauvera de l'abîme où il est plongé ?

La côte portugaise est bien loin à l'horizon, et le ciel, dont les étoiles scintillent, est bien plus loin encore. A l'océan insondable, qui est toujours effroyable, la nuit est venue ajouter ses horreurs. Chaque vague qui se creuse est comme une tombe qui s'ouvre ; chaque crête écumieuse des flots est un blanc suaire qui ensevelit le naufragé ; chaque bruit sourd de la houle retentit comme un glas funèbre ; chaque gémissement du nageur exténué ressemble au râle de l'agonie.

Cependant Colomb lutte énergiquement contre les flots qui l'engloutissent. Mais enfin les forces l'abandonnent, et il ne peut plus rien attendre de la terre et des hommes. Alors il regarde le ciel—cet autre abîme où il voit luire des prunelles compatissantes—et il jette un cri vers Dieu.

Tout-à-coup, sous sa main qui ne fait plus que battre la vague, il sent une rame, une de ces longues rames qui, à cette époque, suppléaient aux voiles dans les jours de calme. C'est la planche de salut que Dieu lui envoie : il s'y appuie, il s'y repose, et il recommence la lutte pour la vie.

Quand le jour parut, il abordait aux rives du Portugal. Il avait alors 33 ans, l'âge du Christ, quand il sortit vivant du tombeau !

Grâce au souffle qui l'anime, le grain de poussière avait été plus fort que la mort, et il était sur la route de l'Espagne où la Providence le voulait pour l'accomplissement de ses desseins.

IV

Plus de vingt années s'écoulent, et le XVI^{ème} siècle touche à sa fin. La plupart des géographes représentent encore la terre sous forme d'une surface plate, quoique plusieurs savants soutiennent qu'elle est sphérique.

En 1492, un savant géographe allemand—Martin Béhaïn—fabrique un globe de cuivre, et dit à ses contemporains : voici la terre. Sur le vélin dont il le revêt il trace les limites plus ou moins connues de l'ancien continent, et lui donne comme dimension environ la moitié de la sphère. Sur l'autre moitié, qui est vide, il écrit : *Mare Tenebrosum*.

Mais dans cette *Mer Ténébreuse* n'y aurait-il pas quelque terres ? Les anciens n'ont-ils pas transmis à la postérité la légende de l'Atlantide ? Les marins du Nord n'ont-ils pas cru apercevoir au large des Canaries les îles fantastiques de *Saint-Brandan* et des *Sept-Cités* ?

Le savant allemand croit à l'existence de ces terres, et il en fixe au hasard l'emplacement dans la Mer Ténébreuse.

C'est un fait remarquable dans l'histoire de la civilisation, qu'avant de prendre corps et devenir des réalités, les grandes conceptions humaines flottent souvent dans le monde des intelligences, comme les brouillards dans l'atmosphère. Ce sont des mirages, des croyances vagues, des rêves qui émeuvent les esprits et stimulent les études. Puis, un jour, ces formes indéceses se condensent, dessinent leurs contours, et deviennent des réalités.

En 1492, la science ne connaissait encore que des mirages dans la Mer Ténébreuse, et les îles que le géographe allemand y dessinait étaient imaginaires. Mais dans son erreur il y avait un fond de vérité.

Bien au delà des parages brumeux où il plaçait ses îles légendaires, entre deux mers également ténébreuses, s'étendait une terre immense—" vierge au vague profil de femme endormie, la tête appuyée au pôle nord, les pieds sur le pôle sud, la taille ceinte par l'Équateur, un bras étendu vers l'Asie, l'Alaska, l'autre vers l'Europe, le Labrador—."

Cette vierge attendait un époux, un dieu, qui devait la rendre mère de nombreux enfants.

Depuis longtemps, en effet, les peuples civilisés de cette terre inconnue—les Mexicains—eroient à la venue prochaine d'un dieu. D'après une vieille tradition, ce dieu les a quittés, plusieurs siècles auparavant, emporté dans une barque vers les rives lointaines où se lève le soleil ; mais il a promis de revenir, et quelques années seulement avant 1492, l'un des pieux rois du Mexique a dédié un temple *au dieu inconnu*—comme avaient fait les Athéniens, quelques années avant l'arrivée de saint Paul en Grèce.

La longue attente de cette terre abandonnée par son dieu va-t-elle enfin être comblée ? L'étoile mystérieuse qui a brillé à Bethléem, qui a franchi la Méditerranée, illuminé Rome et tonte l'Europe occidentale, va-t-elle enfin traverser la *Mer Ténébreuse* ?

O Providence ! Dans le temps même où le géographe

allemand en dessine les contours, sur sa sphère, cette mer a cessé d'être solitaire et ténébreuse.

Une lumière, qui n'est ni un rayon d'étoile, ni un reflet de la vague, vient de s'allumer dans ces ténèbres séculaires et s'avance de l'Orient à l'Occident. Elle est faible et pâle, mais elle est vivante et elle marche. A travers les déserts de l'Océan, elle conduit trois navires qui viennent d'Orient, comme l'étoile miraculeuse guidait les trois Mages à travers les sables d'Arabie.

O souffles de l'atmosphère, brises de la mer et du ciel, n'éteignez pas cette flamme sainte dont le monde a besoin, et qui est plus lumineuse que l'étoile des Mages, puisqu'elle porte avec elle non seulement la Révélation, et les prophéties, mais tout l'Évangile, toute la lumière, toute la science, de quinze siècles de christianisme !

O merveille ! c'est à côté de l'image du Christ suspendue au grand mât, que cette lumière étincelle, et le navire qui les porte a le même nom que la femme bénie qui a porté Jésus dans son sein.

Terre vierge de l'occident, qui sommeilles à l'ombre de la mort, lève-toi : Voici ton époux qui vient ! Voici le Dieu que tu attends depuis des siècles, et qui va faire de toi la mère de nations puissantes et glorieuses !

V

Messieurs, s'il se rencontrait jamais un Virgile chrétien, capable de chanter dignement ce prodigieux voyage de Colomb, auprès duquel celui d'Enée n'est qu'un jeu d'enfant, il n'aurait rien à inventer. L'histoire vraie de

cette découverte a tous les éléments d'une épopée, et le merveilleux y abonde.

Dieu et l'homme en sont les héros. Le ciel, la terre, l'océan, tous les éléments y jouent un rôle. Le surnaturel y conçoit la nature, et de temps en temps soutient contre elle une lutte surhumaine.

Au milieu des spectacles tantôt splendides et tantôt formidables qui se déroulent à ses regards, Colomb est un intermédiaire entre la nature et son Auteur. Son âme vibre comme une lyre au souffle de toutes les harmonies naturelles et surnaturelles. Il entre en communication avec les éléments, et les rattache à l'œuvre divine qu'il accomplit avec leur concours.

Il me semble le voir, le grand homme, debout sur le tillac de son navire, les yeux tournés vers le soleil qui va disparaître à l'horizon, et lui disant : "Astre lumineux que j'ai pris pour guide, il y a bien des jours que je marche à ta suite mais je veux te suivre encore jusqu'aux pays lointains où tu te couches, et que toi seul connais !"

Il me semble le voir contemplant le ciel, au milieu des nuits étoilées des tropiques, et demandant leurs secrets aux lointains soleils qui illuminent les profondeurs.

Il me semble l'entendre interroger la grande nature équatoriale qui l'entoure, avec l'anxiété du génie aux prises avec l'inconnu : "O mer, dont les horizons sans limites se succèdent devant mon navire, dis-moi, quel est ton nom ? Constellations qui brillez sur ma tête et qui éclairez mes nuits, comment donc vous appelez-

vous? Vents impétueux qui soufflez dans mes voiles, où donc m'emportez-vous?—Vous ne me répondez rien. L'inconnu m'enveloppe; je nage dans l'ombre et le mystère, comme perdu entre deux infinis. Mais, je ne crains rien parce que je crois à ma destinée, et veux la remplir. Je crois aux continents inconnus, je crois à demain qui va me révéler la terre. Je sens que Dieu m'associe à son œuvre, et qu'il m'a chargé d'ouvrir aux nations, la route des mondes qu'il a créés pour elles?

“Gouffres mugissants, ouragans et tempêtes, écueils et bancs de sables, laissez passer le collaborateur de Dieu. Vous ne me dites pas vos noms, mais je vous dirai le mien: mon pays m'appelle *Christoforo*, porteur du Christ, et je m'en vais porter la nouvelle de sa venue aux nations malheureuses, qui l'ignorent encore. Laissez passer le messager de votre Seigneur et Maître!”

VI

Messieurs, si c'est là de la poésie, c'est en même temps la vérité historique. Colomb est bien le messager du Christ, et c'est bien sa venue qu'il va annoncer aux Infidèles du Nouveau-Monde.

Entendez-vous ce chant solennel et pieux qui retentit à bord des caravelles, un soir, au soleil couchant? Vous le reconnaissez ce chant, car vous l'avez entendu dès votre plus tendre enfance, et ce matin encore, il retentissait sous les voûtes de votre vieille cathédrale, dans l'admirable traduction musicale du plus grand compositeur que la France a produit. C'est le cantique des anges dans la nuit de Bethléem: *Gloria in excelsis Deo*....

Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

Que signifie donc ce chant qui s'élève des caravelles, et qui s'étend sur les eaux, mêlé aux acclamations des équipages? Est-ce pour saluer le soleil qui se couche? Non, c'est pour saluer la terre qui se lève à l'horizon! C'est qu'un des marins de la *Pinta* vient enfin de pousser le cri depuis si longtemps attendu: Terre! Terre!

C'est le moment du triomphe, et dans l'exaltation de sa joie l'immortel découvreur aurait pu s'écrier: "Gloire à nous!" Mais non, le messager du Christ n'a songé qu'à la gloire de son Chef, et tombant à genoux il s'est écrié: Gloire à Dieu!... *Gloria in excelsis Deo!*...

Quand le sublime cantique a retenti pour la première fois au-dessus des collines de la Judée, c'était pour annoncer au monde une ère nouvelle.

Eh! bien, c'est encore une ère nouvelle qui s'ouvre avec la découverte de l'Amérique. C'est la naissance d'un monde, et pour les peuples de ce monde c'est la venue d'un Dieu.

Cependant, Messieurs, les marins de la *Pinta* s'étaient trompés, et ce qu'ils avaient cru être la terre n'était qu'un mirage.

On était alors au 25 septembre et ce ne fut qu'au 12 octobre, quand l'aurore épancha sur les eaux ses lueurs naissantes, que la terre déroula ses riantes perspectives aux yeux ravis des marins.

Ils entonnèrent alors le *Te Deum*, l'hymne incomparable de la reconnaissance, et je vous laisse à deviner

quels sentiments soulevaient leurs poitrines quand les échos des rives inconnues répétaient ces versets sacrés :

“ *Pleni sunt caeli et terra majestatis gloriae tuae, la terre et les cieux sont remplis de la majesté de ta gloire.*

Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia, l'Eglise sainte publie tes grandeurs sur toute la surface de la terre !”

Il semble qu'il y eût jusqu'alors dans ces paroles une pieuse exagération, ou une figure de rhétorique, puisque l'Eglise n'était connue qu'à la moitié du globe ; mais désormais elles seront vraies à la lettre : l'Eglise publiera les grandeurs de Dieu *dans toute l'étendue des terres, per orbem terrarum !*

Revêtu des insignes de ses nouvelles dignités d'Amiral de l'Océan et de Vice-Roi des Indes, Colomb se fait conduire au rivage. Il s'y prosterne, et baise le sol en pleurant ; puis, déployant son étendard, où brille l'image du Christ à côté des armes de Castille, il tire son épée, et déclare prendre possession au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ de cette terre qu'il nomme *San Salvador !*

Et comme s'il n'avait pas suffisamment affirmé sa mission providentielle, et le triomphe du Christ en sa personne, il fait faire une grande croix, et il aide lui-même à la planter pendant que les marins chantent l'hymne de victoire du christianisme :

*Vexilla regis prodeunt
Fulgent crucis mysterium*

Les étendards du Roi s'avancent
Et le mystère de la croix rayonne !

Oui, certes, il s'avance le glorieux étendard de l'unique Roi de ce monde, et il vient de faire un pas de géant !

Pour aller du calvaire aux colonnes d'Hercule il lui a fallu quinze siècles ! Mais en quelques semaines il vient de franchir la Mer Ténébreuse, et il va maintenant faire son tour du monde.

Messieurs, je ne connais rien de plus grand dans l'histoire, ni même dans la poésie. Les plus belles scènes de l'Iliade et de l'Enéide semblent bien pâles, à côté de celle-ci ; et toutes les conquêtes des Alexandre, des César et des Napoléon ne sont rien, comparées à celles que vient de faire Colomb au nom du Roi des rois !

VII

Tout est extraordinaire dans le héros dont nous célébrons la grandeur. Tantôt il nous apparaît dans un demi-jour comme les personnages légendaires et fantastiques ; tantôt il se profile comme les grandes figures des poèmes bibliques.

En face des phénomènes de la nature, il a l'intuition des choses cachées, et il devine ce que la science n'a pu lui apprendre.

Toute sa vie est un drame étonnant par ses péripéties heureuses et malheureuses. Il a connu toutes les extrémités de l'existence humaine. Il est parti d'en bas, il s'est élevé jusqu'au faite des honneurs, et il est tombé jusqu'au fond de l'abîme du malheur !

La fin de sa carrière est la plus douloureuse que l'on puisse imaginer, et c'est lui qui écrit un jour à son roi

cette parole aussi profondément triste que les plus sombres accents de Job et de Jérémie : " Que la terre pleure sur moi ! "

Ce n'est pas Gênes, ni la Castille, ni même l'Europe qu'il convie à pleurer sur sa malheureuse destinée ; c'est la terre entière, la terre que les hommes ne connaissaient pas et qu'il leur a révélée !

Jamais poète n'a poussé un cri plus sublime de douleur, de hardiesse et de grandeur !

Et maintenant, contemplez le grand Amiral de l'Océan étendu sur un lit de douleurs dans une chambre d'auberge de Valladolid, dont les murs sont nus. Je me trompe, ces murs ont un ornement—, les chaînes dont l'insolent Bobadilla, l'envoyé des souverains, a chargé le Révélateur du globe !

Voilà le trophée qu'il a rapporté d'Amérique, et il a ordonné qu'on le suspende aux murs de sa chambre, et qu'on le mette avec lui dans son tombeau.

Messieurs, ce qui rend particulièrement douloureux le contact du malheur, c'est le souvenir des bonheurs et des espoirs évanouis ; et dans les grands deuils ce sont les beaux jours d'enfance qu'on voit surtout repasser dans un lointain vaporeux et rose.

A Gethsémani, Jésus revoyait sans doute les années de Nazareth, et peut-être entendait-il les concerts lointains des anges dans la glorieuse nuit de Bethléem.

Quand, sur son lit de mort, Colomb regardait ses chaînes suspendues aux murs, que de souvenirs touchants et suaves illuminaient la vision de son passé depuis les

paisibles années de la boutique du cardeur gènois jusqu'à son entrée triomphale à Barcelone au retour de son premier voyage en Amérique !

Maintenant il ne lui restait plus qu'un seul voyage à faire, et qu'un monde à découvrir—le plus grand, le plus ancien et le plus inconnu des mondes.

Mais si ce monde lui était inconnu, Colomb en connaissait le Roi. Il y avait longtemps qu'il le servait, et il avait confiance que ce roi serait moins ingrat, et plus généreux que le roi d'Espagne. Dans la ferveur de sa foi il pouvait lui dire : " Grand Roi, je vous ai porté à travers la Mer Ténébreuse dans un monde qui ne vous connaissait pas ; emportez-moi maintenant à travers les espaces infinis, dans le monde mystérieux où vous réglez ".

Certes, le Roi du ciel n'a pu rester sourd à cet appel, et le jour fut bien choisi pour faire monter auprès de lui son fidèle serviteur ; car il mourut le jour de l'Ascension—20 mai 1506.

Sans aucun doute, le monde des âmes s'émut de l'arrivée du grand découvreur ; mais le monde des corps ne s'aperçut guère de son départ.

Autour du grand Amiral de l'Océan le silence de l'oubli avait précédé celui de la tombe, et l'on ne sut même pas, en dehors de son entourage, qu'il était mort dans une chambre d'auberge, et qu'il avait été inhumé sans pompe, sans monument, sans épitaphe, dans les caveaux d'un couvent de moines.

VIII

Est-ce donc là la fin que le monde réserve à ses plus illustres enfants ? Hélas, Messieurs, il faut bien le reconnaître, c'est ainsi que finissent les plus insignes bienfaiteurs de l'humanité, ceux qui la rachètent ou qui la sauvent.

Ce n'est pas impunément qu'on devient le collaborateur de Dieu dans le grand œuvre de la Rédemption. Tout sauveur est une victime, et tout apôtre un martyr.

Mais leurs fins ne sont que des commencements. Ces couchers de soleil du passé sont des aurores d'avenir ; et les brouillards du déclin ne sont qu'un contraste de plus avec les rayonnements de l'aube.

Je vous ai montré Colomb obscurément inhumé dans les caveaux d'un monastère ; mais ce n'est pas la fin de son étonnante histoire, et le grand découvreur des mondes n'a pas fini de voyager.

Il y avait à peine sept ans qu'il dormait dans son couvent, lorsque le vieux roi de Castille s'avisa un jour de penser qu'il devait peut-être un tombeau à celui qui lui avait donné un monde, et il ordonna la translation de ses cendres de Valladolid à Séville où de pompeuses funérailles lui furent décernées.

Vingt-trois ans s'écoulaient et une nouvelle agitation se fait autour de l'illustre mort. On le transporte à bord d'une caravelle, et il part pour ce nouveau monde qu'il a découvert et qu'il a tant désiré revoir. C'est dans la cathédrale de Saint-Domingue, ville qu'il a fondée, que sa dépouille mortelle reposera désormais.

Deux siècles et demi passent, et son sommeil est de nouveau interrompu. Saint-Domingue a été cédée à la France, et l'Espagne revendique son grand homme. Après de grandes solennités religieuses et militaires, il remonte sur un navire de l'Etat, appelé la *Découverte*, et il va demander asile à la Havane dans cette île de Cuba qu'il a proclamée " *la plus belle que les yeux de l'homme aient jamais vue !* "

Vivant, il avait fait quatre expéditions en Amérique pour y découvrir des terres nouvelles : mort, il fait quatre voyages à la recherche d'un tombeau définitif !

Mais est-il bien sûr que ce tombeau soit pour jamais fermé sur le grand homme ?

Messieurs, si vous allez aujourd'hui demander à le voir dans la cathédrale de la Havane, il me semble que le gardien pourrait bien vous répondre : celui que vous cherchez n'est plus ici ! Il a percé de sa tête la pierre de son tombeau, et il fait son ascension dans les sphères de la gloire humaine !

N'en voyez-vous pas, Messieurs, les étapes glorieuses ?

Il y a deux mois il était à Huelva, et des milliers de marins venus de toutes les parties du monde ont cru le voir à bord de sa caravelle ressuscité, et l'ont acclamé !

Il y a quelques semaines il était à Gênes, et sa ville natale lui a donné des fêtes splendides.

Hier, il était à Rome, où l'illustre Léon XIII proclamait sa grandeur et recommandait à l'univers catholique de lui rendre toutes sortes d'honneurs.

Aujourd'hui, il est partout. Son esprit flotte dans cette salle même, et il me semble qu'il nous parle.

Demain, il sera à Chicago où la peinture, la sculpture, l'architecture et tous les arts de toutes les nations éterniseront sa gloire !

Enfin, le jour vient peut-être où l'Église catholique, qui garde mieux que toute autre société le culte des vrais grands hommes, achèvera de lui payer la dette de reconnaissance du monde civilisé ! Le jour vient où cette grande dispensatrice de la vraie gloire, la seule qui traverse les âges sans vieillir, dira au monde : *Sit divus!* Et, ouvrant les portes de son incomparable panthéon, elle le fera monter jusque sur les autels pour le couronner d'un nimbe d'or !



1979
S

flotte dans
parle.

sculpture,
es nations

catholique,
culte des
er la dette
jour vient
gloire, la
u monde :
omparable
utels pour

